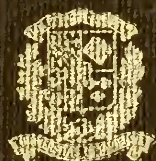
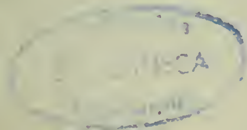


LE FLÉAU

DE

LA PHILOSOPHIE.



LE FLÉAU
DE
LA PHILOSOPHIE.

In domo Patris mei, manſiones multæ ſunt.
Joann. cap. XIV. v. 2.

LES Religieux ne ſont point nouveaux dans le monde. Il y en eut toujours dans l'égliſe catholique : les Apôtres l'étoient, puiſqu'ils profeſſoient la pauvreté, le célibat, & l'obéiſſance avec J. C. leur maître commun ; les premiers Evêques l'étoient, puiſque chacun d'eux formoit communauté avec ſon clergé, comme J. C. avec ſes Apôtres. Les premiers fidèles même les imitèrent, auſſi long-temps & autant bien qu'ils le purent, puiſqu'ils faiſoient avec eux les vigiles des fêtes ſolemnelles, pour pſalmodier, aſſiſter aux ſaints myſtères, recevoir l'euchariſtie ; & que d'autre part, ils portoient à leurs pieds tout ce qu'ils avoient, contens de la diſtribution qui s'en faiſoit enſuite, ſans égard à ceux qui avoient plus ou moins fourni. Avant J. C., des hommes menoient la vie religieuſe, ſur les bords du Jourdain & autour du Mont-Carmel : Jean-Baptiſte n'y étoit pas ſeul, & il n'étoit pas le premier. Cette façon de vivre remonte

jusqu'à Elie le Prophête : en plaisante qui voudra, la chose n'est pas moins vraie, puisque les plus rigides critiques ne peuvent contester les livres qui l'attestent, non plus que les Thérapeutes, les Nazaréens, &c. Il y avoit des Vestales chez les Romains, des Druides chez les Gaulois, des Prêtres & des Prêtresses des faux Dieux chez toutes les Nations, dont les mœurs & l'habillement étoient différens de ceux du commun des hommes. N'y a-t-il pas eu, en outre, dans tous les pays & de tous les temps, des gens qui se sont sevrés du monde, ou qui ont mené une vie particulière, lorsqu'ils n'ont pu s'en séparer entiérement : par goût, par bizarrerie, par vertu ? qu'importe ? Il y en a toujours eu, il y en a, & il y en aura toujours : & toutes ces personnes n'expriment-elles pas, en tout, ou en partie, la vie monastique ? n'approchent-elles pas plus ou moins de l'état religieux ? c'est que les inclinations sont comme les talens, bien différentes parmi les hommes : & il seroit bien dur de forcer à demeurer dans le siècle, ceux qui ont un goût décidé pour la retraite, ceux qui n'ont pas les talens relatifs à leur condition ou à leur fortune, ceux qui redoutent le danger des emplois civils ou même ecclésiastiques, ceux qui croient ne pouvoir conserver leur foible vertu, qu'à l'ombre du cloître ; ou devoir réparer le temps perdu & les fautes commises, par une vie austère & solitaire. D'ailleurs,

comment a-t-on envisagé le clergé régulier, dès son origine, & dans les différens siècles de l'église? (je le prends ici par toute la rigueur du terme) comme faisant partie de cette église : si elle est un corps, le clergé séculier est son bras droit, & le clergé régulier son bras gauche. Je ne croirois même pas blesser la vérité de l'histoire, en disant que l'église s'est aidée tantôt de l'un, tantôt de l'autre, suivant les occurences & les besoins, suivant les secours qu'elle a cru pouvoir en tirer; allant souvent chercher dans son cloître, un moine désintéressé, pour le porter sur le saint siége, plus souvent pour le revêtir de la pourpre, plus souvent encore, pour l'instituer Evêque d'un diocèse négligé, ou menacé d'hérésie. Dans notre siècle même, malgré la décadence de l'état monastique, un seul régulier s'est trouvé dans le collége des Cardinaux : & c'est sur lui que se sont réunis non-seulement les suffrages de ses confrères, mais encore les vœux de tous les Souverains catholiques de l'Europe; ceux mêmes qui ne le sont pas, ont applaudi à ce choix, parce que tous ont reconnu les qualités requises dans le Pontife élu. Il est donc vrai que le nom de religieux, de régulier, de moine ne fut jamais un obstacle aux dignités de l'église; ni un empêchement aux talens nécessaires pour la gouverner sagement & en soutenir la gloire. Il est donc encore vrai que le clergé séculier & le clergé régulier

ſont cauſe commune, & que s'ils ne prenoient pas les intérêts l'un de l'autre, l'égliſe s'en affligeroit, comme Rebecca du combat de Jacob & Eſaü. Il n'y auroit que la philoſophie du temps capable de blâmer la réciprocité de ces deux clergés : comme elle condamne tout, elle gagneroit toujours beaucoup à les affoiblir l'un par l'autre : elle a paru en avoir formé l'entrepriſe : heureuſement ils n'ont pris le change ni l'un ni l'autre.

Les 72 Diſciples n'avoient point le caractère d'Apôtres, &, pour remplacer Judas, l'un des douze, on choiſit parmi les Diſciples. Qu'étoient ces Diſciples ? Des Apôtres du ſecond ordre ? Non, ils ne firent point la derniere cène avec Jeſus-Chriſt : par conſéquent il ne les fit point Prêtres ; ils n'ont pas eu ſa miſſion ; ce n'eſt point à eux que Jeſus-Chriſt a dit d'aller par le monde, d'enſeigner toutes les nations & de les baptiſer. Mais les Apôtres les prenoient pour compagnons de leurs voyages ; on en déſigna un certain nombre pour diſtribuer les agapes aux fidèles, & on choiſiſſoit de préférence, parmi eux, les remplacemens néceſſaires dans une fonction ou dans une autre, même dans celle de l'Epiſcopat & de la Papauté. Rien ne reſſemble mieux à la conduite que l'on a tenue, dans les ſiécles ſuivans, à l'égard des réguliers, & cette parfaite reſſemblance autoriſe à dire, que les Réguliers perpétuent l'état

des Disciples, comme les Evêques celui des Apôtres, & les souverains Pontifes celui de saint Pierre.

Saint Paul ne fut ni Disciple, ni Apôtre, pendant la vie de Jesus-Christ; mais Ananie lui imposa les mains, le baptisa, & il reçut le Saint-Esprit. Dès-lors il se joignit aux Disciples, prêcha l'évangile; & nous sçavons tout ce qu'il entreprit, ce qu'il souffrit pour le faire connoître dans une très-grande partie du monde. Aussi dit-il qu'il ne mérite pas d'être appellé Apôtre, parce qu'il a eu le malheur de combattre l'Eglise naissante, & de contredire les autres Apôtres. Il ajoute néanmoins qu'il ne croit pas leur manquer de respect, en disant qu'il a travaillé autant qu'eux & plus qu'eux, en racontant les fatigues qu'il a essuyées, les persécutions qu'il a souffertes, les dangers qu'il a courus, les naufrages qu'il a faits, tout cela, pour le nom de Jesus-Christ. Fut-il Evêque, ou ne le fut-il pas? Nulle part on ne lui donne ce titre respectable, du moins n'eut-il jamais d'église déterminée. Il y a cependant une circonstance à remarquer; c'est qu'il fit des Evêques. Tite & Timothée le furent de sa main, & on ne leur en conteste pas le caractère. Mais on est porté à dire que saint Paul eut surabondamment, & par extraordinaire, tous les caractères de Disciple, d'Evêque, d'Apôtre, non-seulement par la première imposition des mains que

lui fit Ananie à Damas, mais encore, & plus particulièrement par celle qu'il reçut à Antioche, de la part de quelques Apôtres & de plusieurs Disciples, par ordre spécial de l'Esprit-Saint, d'autant plus incontestable, qu'ils le reçurent tous en même temps.

Ce qu'il y a du moins de très-vrai, c'est que depuis la première imposition des mains, les Disciples, les Apôtres mêmes le regardèrent comme l'un d'entre eux, ne trouvèrent point mauvais qu'il en fit les fonctions, s'employèrent même fortement pour le tirer d'un danger auquel l'avoient exposé les premières ferveurs de son zèle; & ce qui prouve que leur conduite étoit selon Dieu, c'est qu'en une autre occasion, quelques-uns d'eux étant venu dire à Jesus-Christ : Maître ! nous avons vu quelqu'un qui chassoit les démons, & nous l'avons empêché : ce bon Maître ne pensa pas comme eux : loin de-là, il leur dit modestement; vous ne deviez pas l'empêcher, parce que quiconque n'est pas contre vous, est pour vous. Hélas ! il ne se montra jamais jaloux de ses droits : l'étoit-il, lorsqu'il s'en fut trouver Jean, qui baptisoit, le long du Jourdain, & qu'il le pria de le baptiser, lui-même ? A la place de Jesus, combien de gens eussent abordé le baptiseur, & lui eussent dit, en colère : Qui vous a donné permission de baptiser ? De qui avez-vous la mission ? Sçavez-vous que c'est moi qui la donne, & que quiconque ne la tient pas

de moi, eſt un intrus dans cette auguſte fonction? Tant s'en faut; il perſiſte à lui demander le baptême, & il l'obtient. De pareils exemples étoient trop beaux, pour n'être pas imités par ſaint Pierre & ſes ſucceſſeurs, par les Apôtres & ceux qui les repréſentent; j'entends les ſouverains Pontifes d'une part, & de l'autre nos Seigneurs les Evêques, qui ont commis de tout temps, & qui commettent encore volontiers les fonctions du miniſtère de l'évangile, & de la pénitence, aux réguliers, qui ſous le bon plaiſir & avec le témoignage de leurs Supérieurs, viennent leur dire, comme Iſaïe: *Ecce ego: mitte me.* Et l'état religieux a ſi peu paru un obſtacle aux talens requis pour toutes les dignités & toutes les fonctions de l'égliſe, que la plupart des univerſités ont regardé comme une partie de leur luſtre, d'avoir des réguliers dans leur ſein, de leur accorder les grades avec le droit de concourir aux places de profeſſeurs publics. C'eſt qu'en effet la nobleſſe, la fortune & le rang, n'ont jetté aucun dévolu ſur les talens: c'eſt au ſeul gré de la nature qu'ils ſont diſtribués; & quand le goût de l'état religieux les porte dans le cloître, pourquoi les y laiſſeroit-on ſe faner ou périr? La ſociété ne perd pas ſes droits ſur l'homme à talens, malgré ſon froc, l'égliſe ſur-tout; c'eſt un arbre tranſplanté dans le champ du Père de famille: quelque main qui le cultive, la mère commune a droit d'en cueillir les fruits.

Ce n'eſt pas à dire qu'en laiſſant aux réguliers une porte ouverte aux dignités eccléſiaſtiques & aux fonctions du ſaint miniſtère, l'égliſe prétende confondre les états, ſouſtraire les réguliers à la juriſdiction légitime des premiers Paſteurs, ou qu'ils prétendent s'y ſouſtraire eux-mêmes, en s'ingérant dans la conduite des ames, ſans en être reconnus capables, ſans en avoir la miſſion, ſans y être même invités par ceux qui en ont la charge & le pouvoir. Aucun d'eux ne s'attribue l'avertiſſement que donne l'Apôtre des nations aux anciens de l'égliſe d'Ephèſe, avant de les quitter : tous ſçavent que la charge de ſurveiller le troupeau, eſt aux Evêques ſeuls, qu'il y en a un ſeul prépoſé ſur toute l'égliſe, & un ſeul prépoſé ſur chaque égliſe particulière, parce qu'il ne faut pas deux têtes ſur un même corps. Mais la charge de veiller, d'inſtruire, de viſiter, d'adminiſtrer, ne pouvant plus ſe remplir par ce ſeul chef, lorſque le troupeau fut multiplié & le diſtrict trop étendu, pour que les ouailles vinſſent toutes à lui, ou qu'il les viſitât toutes; il fit de ſa juriſdiction, à-peu-près ce que l'on fait d'une rivière abondante, qui traverſe des campagnes arides : il ouvrit des petits ruiſſeaux, pour la diſtribuer çà & là, & il en confia la diſtribution à des hommes choiſis, après les avoir revêtus du caractère ſacerdotal dans la forme accoutumée, de manière que c'eſt toujours la ſource qui fournit aux ruiſſeaux;

que l'Evêque ſeul en a la clef, qu'il peut en interdire & en confier la diſtribution à qui bon lui ſemble, y donner plus ou moins d'étendue, la reſtreindre à un temps déterminé ou indéterminé, en un mot la modifier au gré de ſa prudence.

Que ſont donc les Religieux, par rapport à nos Seigneurs Evêques? Rien, s'ils ne le veulent, dans l'ordre de la juriſdiction eccléſiaſtique; mais il faut des troupes auxiliaires, & on en trouve dans ces Religieux. Quand on les appelle, ils viennent, pour être repartis, en tel nombre, & en telle portion de travail qu'on leur déſigne. Et ce qu'il y a de gracieux, c'eſt qu'ils ne ſont point à charge. Retirés dans leurs maiſons, pour y pratiquer les obſervances de leurs règles & chanter les louanges du Seigneur; ils en ſortent, à l'invitation des paſteurs; & leurs ſervices rendus, ils y retournent, pour reprendre leurs exercices ordinaires; on en eſt donc quitte pour leur donner le logement & la vie, pendant le temps de leur travail. Je conviens que ces eſpèces de journaliers eccléſiaſtiques ſont forcés de ſe répandre dans les ſaiſons utiles, pour ſolliciter la charité de tout le monde, & en obtenir les premiers beſoins; dépouillés de toute eſpèce de poſſeſſions, cette charité eſt leur unique reſſource. Doit-on les accuſer de porter coup aux autres pauvres, d'être à charge à la ſociété, de rançonner l'univers? Ils

ne rançonnent perſonne, puiſqu'ils ſe retirent modeſtement, quand on les refuſe. Les autres pauvres n'ont pas droit de s'en plaindre, puiſqu'à égalité d'indigence, le droit naturel parle également pour les uns & pour les autres. Ils ne ſont pas à charge à la ſociété, puiſqu'ils y ont laiſſé leurs biens & l'eſpérance de les accroître, & que leur pain quotidien eſt l'unique ſalaire qu'ils demandent, pour les ſervices paſſés, préſens & futurs. Le Prince eſt en paix pendant dix ou vingt ans, & ſouvent plus long-temps : cependant, pour avoir toujours des ſoldats aguerris, il les nourrit en paix comme en guerre, & les peuples en ſont les frais ſans répugnance. Il n'en eſt pas de même des Religieux dont je parle : leurs ſervices, de façon ou d'autre, ſont journaliers.

Abſtraction du chant des offices divins, des temps d'oraiſon, du travail manuel, des veilles & des mortifications qu'ils pratiquent chez eux ; leur vie alterne, pour ainſi dire, entre la ville & la campagne, pour s'y rendre utiles : une fois c'eſt un ſermon à débiter, une autre, des confeſſions à entendre ; ici des malades à viſiter, là une meſſe néceſſaire à célébrer. C'eſt un Curé qui tombe malade une veille de fête ; c'en eſt un autre obligé de s'abſenter pour ſes affaires. Au ſurplus, ce ſont des inſtructions à compoſer, à apprendre, ſtations d'avent & de carême, miſſions, jubilés, &c.

Ils s'attendent à tout ; assurés de leur bonne volonté, on peut les appeller en toute assurance. Est-ce tout ? Non. Aumôniers de terre, de mer, d'hôpitaux, de citadelles : & quoi encore ? Missionnaires dans toutes les parties du monde, où il y a espérance de conserver des ames à Dieu, ou de lui en conquérir ; tout cela paroît dévolu aux réguliers, sur-tout à ceux qu'on méprise le plus. Comment le clergé séculier n'auroit-il pas pour eux une attache d'estime, de reconnoissance, de confiance, un zèle ardent pour leur conservation ? Comment ne craindroit-il pas qu'à force de les tirer continuellement de leurs maisons pour fournir par-tout, (tandis que néanmoins on retarde le temps & la manière d'opérer leur repopulation) l'espèce n'en vint à manquer dans peu ?

Alors toutes les besognes difficiles, que l'on regarde aujourd'hui comme le lot de ces Religieux, sur qui tomberoient-elles ? Qui est-ce qui voudroit s'en charger ? Les Apôtres en firent autrefois le premier objet de leur zèle : les lieux où ils appercevoient plus de superstitions & de crimes, les attiroient de préférence, & pour s'y rendre, les fatigues de la terre, les dangers de la mer, n'avoient rien d'effrayant ; ils les entreprenoient, ils les franchissoient, au péril de leur vie. La leçon & l'exemple de leur maître étoient tout récens dans leur esprit & dans leur cœur, de quitter quatre-

vingt-dix-neuf juftes qui n'ont pas befoin de pénitence, pour courir après la brebis égarée, la ramener, l'apporter même fur fes épaules jufque dans le bercail. Mais après tout, ce ne feroit plus le cas de les imiter: nos Seigneurs Evêques ne font plus faits pour parcourir la terre & la mer : on ne limite à chacun d'eux fon diftrict, qu'afin qu'ils y demeurent ; on a fait à-peu-près ce que fit le Créateur au commencement du monde : il plaça chaque aftre dans l'athmofphère qui lui convient, & il n'en fort plus. On a placé chaque Evêque dans la fienne, pour y diffiper les ténèbres de l'erreur & y entretenir la lumière de la vérité, pour crier contre les défordres, & faire fans ceffe de nouveaux efforts en faveur des bonnes mœurs, pour faire face à l'impiété, chaffer le loup de la bergerie, ou l'empêcher d'y entrer : il ne pourroit donc s'en éloigner qu'au détriment de la foi, des mœurs, de la piété & du bon exemple. D'ailleurs l'étendue de chaque diocèfe, le grand nombre des paroiffes, la foule du peuple répandu dans les villes & les campagnes, demandent un renouvellement de miniftres de tout grade & de tout état, dans les temps réglés à cet effet. Dans un vafte diocèfe, les affaires naiffent les unes des autres ; les unes finiffent, les autres commencent, fans qu'on puiffe y voir une fin fans retour. Il eft utile encore de voir quelquefois fon premier pafteur, pour ne

pas dire néceſſaire, puiſque l'adminiſtration de la Confirmation lui eſt reſervée, & que les habitans des campagnes n'ont la plupart ni le goût, ni le temps, ni le moyen de faire de longs voyages. Autant de raiſons qui s'accumulent & qui s'étayent mutuellement, pour diſpenſer nos Seigneurs Evêques de ce point de zèle qui fit tant d'honneur aux Apôtres, & pour les autoriſer dans leur réſidence, juſqu'à leur en faire une obligation étroite.

A qui tomberoit donc la charge de fournir des ſecours ſpirituels aux chrétiens diſperſés dans les différentes parties du monde, & aux infidèles diſpoſés à en profiter? A qui? Au Chef de l'égliſe. Il eſt prépoſé ſur tous: il ne doit laiſſer aucune partie ſans ſecours, puiſque toute la maiſon d'Iſraël lui eſt confiée, & que s'il en périt un ſeul individu par ſa faute, il en répondra à celui qui voit tout, & qui n'oublie rien. Quelle charge! & qui pourroit la porter? Je conviens qu'aucun mortel n'en eſt ſeul capable; mais avec l'aide de Dieu, on peut tout. Les Chefs de l'égliſe ont de tous les temps ſi bien connu leur obligation ſur ce point, qu'ils n'ont rien négligé pour faire des établiſſemens, pour former des miſſions, pour inſtituer des Evêques dans tous les lieux dont l'idolâtrie & l'héréſie n'ont pas interdit l'accès. Encore aujourd'hui la Propagande fournit de tout ſon pouvoir à l'entretien de ces louables établiſſemens, & le Tribunal

destiné aux affaires des missions étrangères, ne prouve-t-il pas que l'on s'en occupe sérieusement ? Une seule chose essentielle afflige les Pontifes de ce siècle ; c'est que la moisson est abondante, & que les ouvriers manquent. Le bon grain s'étouffe sous les ronces & les épines, & on ne sait plus qui envoyer pour les arracher. Le sang de J. C. parle encore à ces peuples nombreux ; sa voix retentit encore dans ces régions immenses ; mais d'un jour à l'autre, elle s'abaisse, elle s'affoiblit, parce qu'elle ne trouve plus d'échos pour la reproduire. Le soleil de justice bientôt n'y pénétrera plus, & quelle nuit va lui succéder ? Elles se couvrent, elles se hérissent de plus en plus ; & l'ignorance, source de tous les vices, ne tardera pas à y faire oublier jusqu'aux apparences de la vertu, jusqu'au nom peut-être du vrai Dieu & de son Christ !

Jusqu'à ces derniers temps, la ressource des souverains Pontifes étoit dans les différens ordres Religieux ; c'est-là qu'ils le voient de nombreuses milices ponr recruter leurs troupes auxiliaires. Ils s'étoient même déchargés d'un grand nombre de ces missions pénibles, sur des sociétés, sur des ordres entiers ; & par le nombre des volontaires, qui recevoient chaque année leur bénédiction pour partir, ils trouvoient toujours de nouvelles consolations, & se confirmoient dans la bonne opinion qu'ils en avoient conçue. Aujourd'hui ces sociétés

sont

ſont ou ſupprimées ou menacées de l'être, tout au moins vont-elles en déclinant vers leur ruine ; la coignée eſt à la racine de l'arbre, dit-on, il faut frapper juſqu'à ce qu'il tombe. Celui-là eſt tombé, attaquons-en un autre, avec un peu de courage nous en débarraſſerons l'univers ; & quand ils seront tous tombés, ces arbres, qui ombragent tant de gens, je demande, qu'en reviendra-t-il à l'univers ? quel tort y font-ils ? qui eſt-ce qui a lieu de s'en plaindre ? qu'articule-t-on contr'eux ? Lorſque les Apôtres parcouroient des pays idolâtres, il n'étoit pas ſurprenant que de temps-en-temps ils éprouvaſſent des diſgraces : les habitans de ces contrées avoient des raiſons apparentes de les regarder comme ennemis, puiſqu'ils décrioient leurs idoles. Les Religieux qui marchent ſur leurs traces, qui herboriſent dans les terres, où ils jetterent autrefois des ſemences de la foi, pour en rechercher les brins languiſſans ou abâtardis, & les ranimer par leurs inſtructions ; ces Religieux pourroient éprouver alternativement des conſolations & des rebuts ; ils ne ſeroient pas ſurpris, quand on les menaceroit de les chaſſer ou de leur interdire les fonctions évangéliques ; cela n'auroit rien d'étonnant, dans des pays où la religion n'habite, pour ainſi-dire, que précairement, où ils ſont, eux-mêmes, moins établis que tolérés, moins habitans que voyageurs. Mais dans des pays amis & chrétiens, dans des Royaumes, où

ils ont une existence aussi légale que tout autre habitant, dans leur propre patrie, où ils se rendent utiles, selon leurs talens & leurs moyens; se voir détruits en partie, menacés de l'être davantage; voir leur reproduction reculée, ralentie, de maniere à perdre espérance de se soutenir, & de pouvoir continuer leurs secours, tant dans les terres étrangères, que dans celles qu'ils habitent. Il y a lieu à la surprise, & ils peuvent se demander les uns aux autres : *Undè ergo zizania*? Quelle est la source de nos disgraces? pourquoi tombons-nous en discrédit? qu'avons-nous fait pour être proscrits, ou prêts à l'être? Nous ne sommes point à charge au Clergé séculier : l'ouvrage, dont personne ne se soucie, nous nous y donnons volontiers : nous ne briguons point les bénéfices, nous nous en sommes même interdit le droit. Nos établissemens sont sous les auspices de l'autorité souveraine. Les Princes sont ou nos fondateurs, ou nos protecteurs, & communément les deux ensemble. Les Evêques même ont été consultés, à la naissance de tous les Ordres, au moins à l'érection des Monastères, dans leurs ressorts respectifs. Nous leur rendons justice à tous, nous ne les soupçonnons pas de cacher leur marche, de travailler sourdement à notre ruine. Mais après tout, le projet de notre ruine n'est plus, pour nous ni pour eux, un mystère ; & néanmoins nous craignons de nous tromper, si nous entreprenons d'en de-

viner les auteurs. Les exécuteurs du projet ſont connus, & ſans doute qu'ils l'étoient déja, lorſqu'ils furent choiſis, dans le conſeil ſouverain : tout homme n'eſt pas propre pour toutes choſes : pour ôter l'état à d'honnêtes citoyens, il faut des hommes qui ſçachent groſſir les objets, & au beſoin, trouver coupables des innocens. Cependant nous connoiſſons mieux les intentions de nos Princes, & nous penſons que ſous l'ombre de leur autorité, on fait un mal qu'ils ne veulent pas : elle eſt donc ſurpriſe.

Quand tous les Religieux raiſonneroient ainſi, qui eſt-ce qui ſe chargeroit de leur montrer qu'ils ſe trompent ? Qui auroit la témérité de dire que le projet de ruiner l'état Religieux, eſt le réſultat d'une conſpiration ſuprême, ſans autre motif que le vouloir & le pouvoir réunis ? Non, c'eſt au creuſet de la philoſophie moderne qu'a été jetté ce projet, on l'a tiré de-là pour paſſer ſous la lime des meilleurs artiſtes, & ſous une couleur de réforme, on a donné le change au zèle de nos Princes. Ils ont prétendu une choſe bonne, & on en fait une mauvaiſe. On décrie, on retranche, on relâche. S'il m'étoit permis, je répéterois peut-être, en cette occaſion, tout ce que J. C. oſa dire aux Phariſiens. Mais je ſuis moins occupé du ſort des Religieux, que de celui de la Religion dans toute la chrétienté, & ſur-tout au-delà des mers. Eſt-ce à dire que le Chriſtianiſme ſoit iden-

tifié avec le monachiſme ? Non ; mais enfin, pour ſoutenir ce Chriſtianiſme, il faut des Miniſtres. Et quels ont été juſqu'ici ceux des pays étrangers ? Tout le monde le ſçait, nos Seigneurs Evêques ne ſont plus dans le cas de ces pénibles voyages : les Eccléſiaſtiques même du ſecond ordre ne s'y engageroient pas : & d'ailleurs il n'y en a de déſœuvrés que ceux qui veulent l'être : les Diocèſes préſentent de l'ouvrage à quiconque eſt reconnu capable d'en faire. Poſons donc le cas que les Réguliers manquent, & ils manqueront infailliblement, que deviendra le Chriſtianiſme dans ces contrées ? Moi, homme du monde, ſans titre comme ſans caractère dans l'Egliſe, je ne puis que gémir ſur cet important objet ; & j'y gémis réellement ; je rougis même de voir une indifférence univerſelle à cet égard.

Que les étrangers, dira-t-on, ſe paſſent de Miſſionnaires. Hé ! cœur inhumain ! en leur place, feriez-vous content que l'on vous livrât à votre malheureux ſort ? A qui s'en prendront-ils donc de leur abandon ? Si vous voulez qu'ils en accuſent la Providence, vous tombez dans l'erreur de ceux qui imputent à Dieu une réprobation poſitive, une ſouſtraction des premiers ſecours, ce qu'on appelle, en ſtyle de parti, une maſſe de corruption. Faut-il qu'ils en rejettent la faute ſur le chef de toute l'Egliſe ? Celui-ci pourra s'excuſer ſur les

Evêques, & dira : ne doivent-ils pas concourir avec moi, à procurer aux nations éloignées des secours que je ne puis tirer, après tout, que des différentes parties de la chrétienté ? Et puisque le bas Clergé ne me seconde point, que l'on me ménage du moins des ressources dans les Corps réguliers, ou que l'on gémisse avec moi, de ce que l'ennemi de la Religion, quel qu'il soit, détruit mes troupes auxiliaires, par la suppression, par le retard de la profession religieuse, par le dégoût de l'état religieux, par un goût prématuré de libertinage, par une licence de mœurs, qui couvre la société d'une universalité de vices, à travers lesquels transpirent à peine quelques talens & quelques vertus. Cet ennemi de la Religion est donc celui des Religieux, des Evêques, du souverain Pontife, de toute l'Eglise ; & cet ennemi c'est le philosophe du temps. Puisqu'il est contre tous, que tous soient donc contre lui.

On ajoutera que les Evêques des pays étrangers montent des Collèges, forment des Séminaires, font des ordinations, créent des Prêtres, & donnent, dans leurs Diocèses, une forme au saint ministere. Avis admirable ! Quand on peut le suivre, on se passe de ses voisins. Mais si on y apperçoit des inconvéniens, s'il se rencontre des obstacles, de l'impossibilité même, l'avis devient superflu. Pensez-vous que les Evêques infortunés des pays infidèles ou

mixtes, n'ayent jamais conçu vos projets? Ils les ont conçus; & combien de fois les ont-ils médités? Mais, ou ils n'ont pu, ou ils n'ont osé en entreprendre l'exécution, ou les moyens leur manquent, ou ils ne trouvent pas des sujets disposés à l'étude nécessaire pour le sacerdoce, & au célibat qui l'accompagne. Supposons qu'ils trouvent des moyens & des gens de bonne volonté, que feront-ils, si les loix du pays s'y opposent, si ces établissemens y sont regardés comme des attentats dignes de mort? On peut juger du zèle de ces fervens Pasteurs, par les Collèges & les Séminaires établis à Rome, en France & ailleurs, pour former les prosélytes qui se présentent, & en faire une partie des Ministres nécessaires à ces Prélats toujours en crainte, obligés qu'ils sont, ainsi que leurs coopérateurs, à se déguiser, à ne célébrer les saints Mystères qu'en secret, à ne parler de la Religion qu'après s'être bien assurés des sentimens de leurs auditeurs, pour n'être pas épiés, trahis & livrés.

Mais ces sages établissemens, preuves parlantes du zèle des anciens Evêques, monumens édifians de la piété des Souverains, qui les ont permis, qui en ont même fait la dépense; asyles respectables où la Religion catholique réfugiée, a eu jusqu'ici la force & la consolation d'enfanter, de nourrir, de former des espèces d'apôtres, pour les envoyer ensuite, à travers mille fati-

gues & mille dangers, porter le pain de la parole & le vin de la componction, à ses enfans assis sur les fleuves de Babylone, & presque dans les ombres de la mort; ces sages établissemens ne sont-ils pas dans la crise, comme tous les autres? Soumis aux loix des Royaumes, où ils se rencontrent, peuvent-ils manquer d'en subir les révolutions, ou par une chûte subite, ou par une décadence plus triste que la chûte même? Dans les Diocèses mêmes, où la Religion jouit de son plein exercice, à peine a-t-on le nombre de Prêtres nécessaires au service journalier des paroisses: il s'en faut bien qu'ils suffisent à la dévotion de leurs peuples, aux jours solemnels, sur-tout dans les grandes paroisses, & dans les villes: d'ailleurs, il s'en faut bien autant, & souvent encore plus, qu'ils aient la confiance de tout le monde. En outre le Pasteur particulier, souvent seul & sans second, n'est pas invulnérable; & quand il tombe malade, un samedi au soir, un dimanche matin, s'il n'a pas la ressource d'un Religieux, combien de fois ses Paroissiens manquent-ils d'offices divins? Ou bien un malade pressé meurt sans sacremens. Si cette maladie devient longue & sérieuse, son voisin se prêtera peut-être une ou deux fois, à lui rendre service, pourvu toutefois que son propre troupeau ne le demande pas tout entier. Mais si la maladie continue; mais si les temps deviennent

mauvais ; mais si le Curé malade ne peut avoir son voisin, ne sera-t-il pas bien gracieux pour lui d'avoir à demeure un Religieux, sur qui il puisse compter, comme sur lui-même, qui cependant fasse tout ce qu'il voudra, & rien de ce qu'il ne voudra pas? Faute de ce secours, dans tous les cas urgens, à qui aura-t-il recours? A son Prélat? Mais il peut n'avoir personne à lui donner : & c'est ce qui arrivera fréquemment. Au défaut d'autre y obligera-t-il le voisin? Hélas! un service forcé est presque aussi désagréable, pour celui qui le reçoit, que pour celui qui le rend ; on le fait de mauvaise grace, on y met de la précipitation : le public s'en apperçoit, & n'en est rien moins qu'édifié.

On insistera : tout cela ne prouve pas que l'on ne puisse se passer des Religieux. Il prouve au contraire que la facilité d'avoir des Religieux rend les Prêtres paresseux. Paresseux, ou non : si les Religieux ne sont pas nécessaires, mon détail prouve au moins qu'ils sont très-utiles, même dans les Diocèses les mieux assortis, & que, sans leur secours, le service divin, l'administration des sacremens, l'instruction des peuples ne seroient faits ni aussi exactement, ni aussi ponctuellement qu'ils le sont. Ce même détail prouve que, dans les pays où la Religion ne jouit pas de ses droits, ou il faut se résoudre à y voir la Religion éteinte, ou y fournir des Missionnaires ;

& quels autres Miſſionnaires que des Religieux? Quoi! un père chrétien s'eſt tranſporté aux Indes, ou ailleurs, informé qu'à l'aide des Miſſionnaires on pouvoit y faire ſon devoir de chrétien, & en mourant il n'aura pas les ſecours de l'égliſe, ou s'il les a, il aura la douleur de voir que ſa poſtérité ne les aura plus, & tombera immanquablement dans l'idolâtrie du pays, parce que les catholiques ont la dureté de leur ſupprimer les ſeuls ſecours qu'ils pouvoient avoir dans ces pays éloignés. Ah! ſouverain Pontife! ah! Seigneurs Evêques! ah! Souverains de toute l'Europe! ah! Prêtres ſéculiers & réguliers! & vous, chrétiens de tout l'univers! à qui la faute? à qui le tort? Cependant, *ſi non paviſti, occidiſti.* On ſe ſent ému de compaſſion pour un innocent retenu dans les fers, pour un malheureux preſſé de la faim; & pour les ſoulager, fallut-il ſe réduire au pur néceſſaire, on s'y réduit. Mais amis de l'humanité, ſoyons-le auſſi de la Religion, & ſouvenons-nous que l'ame vaut mieux que le corps. Au jour du jugement univerſel, ſi vous y croyez, ce père chrétien redemandra ſes enfans infidèles. A qui? A qui il appartenoit de leur continuer les ſecours de leurs pères. La Providence ne s'endort ſur perſonne, mais elle a des agens: malheur à eux, s'ils ne rempliſſent pas ſes deſſeins.

Dira-t-on que la ſuppreſſion des ordres

faite, & à faire, eſt l'ouvrage des Souverains, & non point celui de nos Seigneurs Evêques ? Il ne me ſiéroit pas d'accuſer, & je ne ſçaurois à qui m'en prendre. Je vois, je prévois, je plains, & je repréſente; les Réguliers avoient beſoin de réforme; on l'a dit aux Souverains ; devoient-ils ne pas le croire ? qui n'en a pas beſoin, s'avance, & jette la première pierre : leur zèle a établi des commiſſions : pouvoient-ils s'y prendre autrement ? devoient-ils en faire davantage ? mais réformer n'eſt pas détruire : & c'eſt la propagation d'une ſuppreſſion, d'une deſtruction indéfinie, qui a donné l'alarme aux Réguliers, & à leurs ſoutiens. On n'attaque pas l'égliſe en face, ont-ils dit ; on laiſſe ſubſiſter le corps de l'arbre ; mais on coupe les branches ; & ce ſont les branches qui ſement les fruits ; dès qu'elles ſeront ſéparées du tronc, qu'elles végetent ou qu'elles ne végetent pas ; elles ſeront ſtériles, elles ne porteront plus, elles ne ſe repeupleront plus ; l'arbre en pouſſera de nouvelles, & ces nouvelles, de nouveaux fruits. Veut-on parler de nouveaux inſtituts, de nouveaux ordres ? Je ne ſçais ce que cache la Providence dans le tréſor de ſes conſeils; mais l'état des choſes & la diſpoſition des eſprits, ne donnent pas ce préſage. Veut-on parler d'une augmentation d'aſpirans à l'état Eccléſiaſtique? On s'en étoit flatté, à l'époque des vœux reculés à vingt-un ans ; l'événement a trompé les eſpérances. Le goût

des plaiſirs eſt trop prématuré, & par-tout il répand le dégoût du célibat & de la contrainte ; le froc & le rabat ne ſont guères moins décriés l'un que l'autre parmi la jeuneſſe. Qu'eſt-ce donc ? Eſt-ce que la nature n'eſt plus la même ? Eſt-ce que les penchans dérobent à l'eſprit le droit de penſer, le temps de réfléchir, & la liberté de les mettre à la raiſon ? Rien n'eſt changé dans la nature ; la nature elle-même ſe plaint que tout eſt changé, bouleverſé dans les mœurs. Ce bouleverſement toutefois a ſon principe : il l'a, ſans doute ; il l'a, dans la philoſophie moderne ; & je demande excuſe, à tout le monde, ſi je dis que tout le monde (*paucis exceptis*) eſt ſa dupe ; qu'elle trompe les uns, qu'elle encourage les autres, qu'elle ſacrifie ceux-ci, qu'elle amuſe ceux-là. Elle dénature la façon de penſer, de parler & d'agir ; que peut-on s'en promettre?

Quoi ! c'eſt la Philoſophie moderne qui a inſpiré la réforme des ordres en général, & la ſuppreſſion de quelques-uns ? Quoi ! les Commiſſaires de cette réforme ſont des Philoſophes ? Quoi ! les Princes qui l'ordonnent ou qui la permettent ſont des Philoſophes ? Quoi ! les Evêques, qui la deſirent, ou qui la diſſimulent, ſont des Philoſophes ? Quoi ! le Souverain Pontife, qui la voit, & qui ne s'y oppoſe pas, eſt un Philoſophe ? Quoi ! l'univers entier, dont une partie ne ſe mêle point des Religieux, tandis que le reſte forme, à leur égard, comme deux-

factions, dont la moindre eſt en leur faveur, cet univers entier eſt Philoſophe ? Je l'ai dit ; il ne me ſiéroit pas d'accuſer ; mais l'état incertain de tous les Religieux porte ſon incertitude ſur tout ce qui les entoure, ſur les ſervices que la Religion en tire, & quelque déſintéreſſé que l'on ſoit dans la queſtion qui les regarde, ſi on veut être impartial ſur leur compte, on doit en parler, ſelon ce qui eſt & qui ſera. Quoique la Religion ne tienne point ſon exiſtence de l'état régulier, les ſecours de cette Religion manqueront avec les Religieux dans tous les pays étrangers ; mon aſſertion n'eſt pas dans la claſſe des futurs contingens ; ou que l'on m'en donne quelque raiſon.

Et pourquoi retrancher à nos frères éloignés, & comme abandonnés, les ſecours que l'on pourroit leur ménager ? Pourquoi ne vouloir pas entendre les cris, qui nous viennent des quatre coins de l'univers ? Pourquoi, dans un arrangement, même le mieux concerté, oublier des indigens, qui n'ont pour eux que leurs beſoins ? Car ici ce n'eſt pas la cauſe des Religieux que je plaide, ou je ne la plaide que très-indirectement. La punition, ſi c'en eſt une, ne tombera pas ſur eux, mais ſur nos peuples d'abord, & enſuite ſur les nations éloignées. On demande au Souverain qu'il ratifie telle & telle ſuppreſſion, & puis telle, &c. En conſéquence, on diſperſe les membres du corps ſupprimé, avec une penſion quelcon-

que. Les voilà donc licentiés, maîtres d'eux-mêmes, libres d'employer leurs talens à leur gré, & d'en convertir le produit à leur profit particulier, ou de vivre dans l'oisiveté, & de se dédommager des contraintes de leur premier état Ceux qui trouvoient pesant le joug de la vie religieuse, s'applaudissent d'en être affranchis; ceux qui regrettent leurs anciennes pratiques, soit par habitude de les faire, soit par délicatesse de conscience, s'en consolent, puisqu'il n'a pas dépendu d'eux de conserver leur état; & ils se déchargent, sur les auteurs de leur dissolution, des omissions de ce qu'ils ne peuvent plus pratiquer. En rendront-ils compte à Dieu? Dieu ne commande pas l'impossible; & une chose devient impossible, dès que l'on n'est plus dans les circonstances qui en favorisent la pratique; ainsi ou Dieu ne les imputera pas, ou il les imputera aux auteurs du changement. Je ne décide rien; mais je ne me soucierois pas d'avoir à m'examiner là-dessus; car il est de principe, en morale, que l'on est responsable du bien que l'on empêche, & du mal que l'on n'empêche pas; & quand l'un & l'autre sont en nature de précepte, les raisons de la dispense doivent être graves & bien motivées.

Ne doit-on pas mettre au rang des suppressions, le renvoi de la profession religieuse à vingt-un an? Ce n'est pas un renversement, une destruction complette;

mais où le nombre des morts eſt le même; celui des émigrans conſidérable, celui des profès preſque nul, la diminution eſt frappante, la décadence rapide, & la ruine imminente. C'eſt pire encore; c'eſt avilir les ordres, parce que, dans un beſoin urgent, on reçoit ſans diſcernement; on craint de réformer; on ouvre la porte au relâchement & à l'ignorance. Obligés de ſe repeupler, ou plutôt de reculer leur ruine entière par des ſujets trop âgés, car c'eſt l'être trop que d'avoir au moins vingt ans quand on entre au noviciat d'un état religieux, puiſqu'à cet âge, & plus tard, le caractère ſe plie plus difficilement, & que la ſcience ne s'acquiert plus, les organes n'étant plus aſſez ſouples pour recevoir les leçons qu'on leur donne; obligés, dis-je, de réparer quelqu'uns des vuides qui ſe multiplient dans toutes les maiſons, ils prennent ce qui ſe préſente, ſans diſcernement & ſans choix. Les Souverains n'ayant pas fixé le temps de l'entrée au noviciat, on peut recevoir les ſujets à l'âge convenable, pour former leur caractère, & cultiver leurs talens: expédient qui ſeroit de reſſource, ſi les différens ordres n'en avoient pas été dupes trop ſouvent. Un noviciat de longues années les a mis dans le cas de nourrir & d'inſtruire des Proſélytes jeunes & capables de ſciences; mais ces éleves, du moins en grand nombre, après avoir été nourris & inſtruits pendant

plusieurs années, les quittent, & vont employer leurs connoissances, à tel autre genre de vie qui leur plaît. On me dira: pourquoi les nourrir & les instruire, sans exiger des pensions ? C'est que les jeunes gens ne voudroient pas se gêner à ce prix : c'est que les parens n'en ont ni la volonté, ni communément les moyens ; c'est que c'est l'appas de s'élever, sans frais, qui amène les jeunes gens, & qui flatte les parens. Ils entrent donc dans ces ordres, sans vocation ; & c'est précisément ce qu'on dit avoir voulu prévenir, en retardant la profession. Ils peuvent y entrer par vocation & la perdre en sortant de leur état. La volonté de l'homme est inconstante, & la vocation, contrariée par une trop longue liberté de sortir, manque son but. On le manque donc pareillement en reculant l'émission des vœux, sous prétexte d'éprouver & d'affermir les vocations. Les anciens ordres, ces ordres qui ont si bien servi, édifié, & soutenu l'église, qui ont fait si long-temps l'honneur des lettres, & la ressource des familles ; ces ordres, sans le secours desquels l'ignorance auroit creusé & élargi un cahos insurmontable entre l'antiquité & nous ; ces ordres étoient-ils gênés, pour admettre leurs aspirans, à la profession religieuse? La jeunesse de toutes les conditions leur étoit confiée ; ils en faisoient l'élite, en quelque façon ; aussi leurs maisons avoient l'air d'un printemps continuel ;

les talens n'y vieilliſſoient point, parce qu'à peine en manquoit-il un par la vieilleſſe ou par la mort, qu'il s'en trouvoit deux pour le remplacer. Ingrate Philoſophie ! tu méconnois donc tes bienfaiteurs, dans ces Religieux ; les ſources où tu puiſes tes connoiſſances, ils les ont découvertes, ils les ont conſervées, ils te les ont tranſmiſes. N'eſt-ce pas dépouiller ſon père, pour avoir lieu de le mépriſer, ou déſarmer ſon maître, & l'égorger avec le glaive même qu'on lui arrache? Conteſte-leur les impiétés que tu profeſſes : elles ne ſont pas leur ouvrage. C'eſt l'yvraie que l'ennemi a ſemé, & tu la ceuilles pour t'en faire des couronnes !

Il eſt d'abord très-humiliant, pour des chefs d'ordre, qui ont bien mérité de leur ordre & du public, de ne pas trouver, dans leurs éleves, des diſpoſitions propres à ſoutenir la réputation du corps & l'eſtime des membres. N'eſt-il pas enſuite bien affligeant pour eux de relâcher la majeſté du Service Divin, la ponctualité dans les pratiques journalières, faute d'un nombre ſuffiſant pour les ſoutenir, de refuſer, par la même raiſon les ſervices extérieurs qu'ils avoient la conſolation de rendre autrefois,

Nota. Les Séminaires eccléſiaſtiques exigent que leurs aſpirans fréquentent leurs écoles & leurs exercices dès leur entrée en théologie, & même plutôt, tant il importe de prendre, de bonne heure, l'eſprit de l'état que l'on veut embraſſer.

de

de ſe voir dans la dure néceſſité de quitter des miſſions, où une grande partie du genre humain va ſe trouver réduite à agoniſer, dans ſa religion, pour finir par n'en plus avoir ? Moins de zèle dans ces chefs, & de courage dans les particuliers, les feroient paroître inſenſibles à ces inconvéniens : on les verroit ſe féliciter mutuellement de ce qu'on leur ferme une porte qui n'a été ouverte juſqu'ici, que pour expatrier tantôt les uns, tantôt les autres, & porter leurs derniers ſoupirs aux extrémités de la terre. Hélas! il faut aimer ſon prochain comme ſoi-même, & plus encore, pour ſentir un regret amer de ne pouvoir plus faire pour lui ce que l'on fit autrefois : on n'y perd rien ; on y gagne même, au moins la tranquillité ; & toutefois on gémit de voir que tant d'autres y perdent tout.

On crie : il y avoit trop de différens ordres, dans ces ordres, trop de branches, & dans ces branches, trop de Religieux : & de tous ceux-là, combien peu ſe rendoient utiles ?

Il y avoit trop de différens ordres. Cela peut être, à n'enviſager la choſe que du côté phyſique, comme il y a ſouvent trop d'habitans dans une contrée, eu égard à l'ingratitude du ſol, & du peu de reſſources qu'il préſente d'ailleurs ; trop d'enfans dans une famille, reſpectivement au peu de fortune qui s'y trouve, & à l'indigence qui accompagnera les très-modiques portions du

modique patrimoine ; trop de perſonnes de toute condition dans une ville qui devient un gouffre, qui attire les richeſſes d'une bonne partie de l'Etat, & ne les renvoye pas en même proportion; mais du côté moral ou ſocial, il faut de grandes villes, pour y retirer une foule de gens qui ne poſſedent rien, & qui viennent ramper dans un ſervice humiliant, pour vivre ou gagner par un métier, leur ſubſiſtance de jour à autre. Il faut de nombreuſes familles, parce que le luxe & la molleſſe font une multitude de mauvais célibataires, & de la plupart des mariages des eſpèces de viduités. Il faut des contrées arides & des ſols ingrats, parce qu'il y en a de gras & d'abondans. Ne faut-il donc pas auſſi différens ordres, pour préſenter différens genres de vie aux différens goûts de ceux qui les embraſſent? Car telle perſonne brille dans un état religieux, qui eût échoué dans un autre, dont l'eſprit & les uſages n'euſſent pas ſympatiſés avec ſon caractère & ſes talens. Dans le monde, l'un ſe livre par goût à l'agriculture, & l'autre au commerce ; celui-ci à un art ; celui-là à un autre ; quelques-uns préferent la robe, d'autres l'épée ; il y en a pour la finance & pour le conſeil. Mais on juge de la ſageſſe du choix des uns & des autres, par les ſuccès plus ou moins grands. Les mêmes raiſons parlent en faveur des différens ordres Religieux, pour les aſſortir aux inclinations & aux talens des différentes

personnes qui se décident à en faire leur genre de vie. Me voilà décidé à être Religieux ; mais la vie active de tels & tels ordres ne me convient pas ; mon goût de préférence est pour la retraite ; il faut donc que je prenne la vie cénobitique ; & parmi les ordres qui la pratiquent c'est le genre de nourriture qui va me fixer : ainsi donc, en retranchant plusieurs ordres, on ôteroit à beaucoup de personnes la liberté de se choisir un état analogue à leurs inclinations, à leurs talens, à leur santé, à leur caractère. En tout cas, pour en retrancher, ne faudroit-il pas comparer ceux qui different peu entr'eux, & conserver celui qui est plus fort en nombre & en qualité de sujets ; qui édifie, qui travaille, qui répand ; en un mot, dont la suppression feroit un vuide? Quant aux sujets de l'ordre supprimé ; ils auroient la faculté de postuler leur incorporation, dans l'ordre conservé ; mais aux mêmes conditions que les novices : sçavoir, qu'ils auroient un an de probation, pour s'assurer que cet ordre leur convient, & qu'ils y conviennent. Le surplus appartiendroit au Clergé Séculier, & l'Evêque du Diocèse, où il résideroit, pourroit l'employer aux fonctions du ministère, dont il jugera les sujets capables. Ne faudroit-il pas en outre, pour le bon ordre, que chaque suppression d'ordre fût ratifiée par le Souverain Pontife, n'eût-elle lieu que dans un Royaume ?

Dans les différens ordres, il y a trop de branches. Cela prouve-t-il la fécondité de la tige, & la multitude des avantages ſpirituels qui en réſultent ? Ne confondons pas les objets ; la multitude des maiſons d'un même ordre, & la rapidité des établiſſemens, prouvent qu'à ſa naiſſance cet ordre édifia le public, que ce public en eſpéra les plus grands avantages, ou pour l'inſtruction, ou pour le rétabliſſement des mœurs & le ſoutien de la religion. Mais la multitude des branches, nous ne devons pas le diſſimuler, fait ſouvenir qu'autant de nouvelles branches ce vieux arbre a pouſſées, autant de fois il a eu beſoin de réforme. Epoques humiliantes de l'inconſtance humaine ! C'eſt alors que l'on fit une faute, en ſouffrant qu'un zélateur eſtimable formât de nouvelles colonies, ſoit dans les mêmes villes, ſoit ailleurs, puiſque le temps a toujours fait connoître qu'il uſe inſenſiblement la ferveur des réformés tranſplantés, comme celle des premiers venus. Que falloit-il donc faire ? Mettre enſemble le réformateur & les réformés, dans une ou pluſieurs maiſons de la tige, avec liberté au réformateur, de recevoir dans tous les temps, ceux de la tige qui ſe ſeroient préſentés à titre de proſélytes, & de les incorporer au bout d'une année d'épreuve. Mais en même temps, les ſéculiers poſtulans, en faiſant profeſſion, ſoit dans la tige, ſoit dans la

réforme, auroient conſervé le droit d'opter une fois, de l'agrément du Supérieur du corps où ils voudroient paſſer, & aux conditions ſuſdites, le tout ſous défenſe, tant à la tige qu'à la réforme, d'augmenter le nombre conſtaté à l'époque de la réforme.

Ce plan me paroît encore très-praticable, au moment que j'écris : & par cet arrangement, perſonne ne perdroit ſon état : la ſociété, elle-même, n'y perdroit rien du côté des ſervices, ni du côté des charges. Je préſume que ce diſpoſitif ranimeroit l'amour de l'ordre dans tous les corps, y rappelleroit des gens à talens, & leur rendroit l'eſtime publique, qu'une philoſophie maligne leur dérobe, ſans aucun titre, depuis quelques années qu'elle a pris faveur. Mais le retard des vœux juſqu'à vingt-un an, ſera toujours un obſtacle à cette vraie réforme. Qu'on les remette à dix-huit ans : & dans dix ans, tout le Clergé régulier aura une face nouvelle. Il faudroit donc réduire chaque Ordre, à deux branches ſeulement, l'une réputée la tige, & l'autre réputée la réforme : & que feroit-on des branches ſurnuméraires ? Obligées d'opter pour la tige, ou pour la réforme, il n'en reſteroit plus. Faudroit-il donc en faire une refonte dans ces deux branches ? Non ; ſinon autant que les particuliers le demanderoient, & qu'ils auroient, à cet effet, l'agrément du Supérieur, ſous lequel ils déſireroient militer. Ces branches ſurnuméraires n'au-

roient donc pas permiſſion de ſe repeupler? Elles n'auroient pas permiſſion de recevoir des Novices : mais elles pourroient recevoir des ſujets des autres branches, même de la branche principale, puiſque nous ſommes convenus qu'ils auroient, pour une fois ſeulement, le droit d'option. Et quel ſeroit le gouvernement de chacune de ces branches? Chaque branche auroit un Viſiteur tiré de ſon corps, & chaque Maiſon un Supérieur; tandis qu'elle conſerveroit au moins trois maiſons par Province, & chaque maiſon au moins ſix Religieux: mais les Chapitres provinciaux & genéraux ſeroient communs. Chaque branche y auroit ſes repréſentans, ſelon ſes conſtitutions: & le Provincial, ou le Général, ſeroient toujours tirés de l'une des principales branches qui ſeroit déſormais regardée comme tige. Ces branches alliées des branches principales s'affoibliroient avec le temps, ſe deſſécheroient, périroient même: mais les branches principales ſe fortifieroient & continueroient leurs ſervices.

Le nombre des Religieux étant fixé par cet arrangement, ainſi que le nombre des maiſons, le nombre des Ordres, & leurs branches ſimplifiées, ſans déroger au ſervice divin & au genre de vie, preſcrits par les regles & les conſtitutons de chaque Ordre particulier, leurs Souverains reſpectifs verroient le ſervice que chacun d'eux pourroit rendre à l'Etat, il leur ſeroit im-

posé d'y employer des sujets capables; comme aux Supérieurs d'y veiller, de prévenir, ou de réformer tous les abus. Les charges seroient ainsi divisées & distribuées : les mêmes Religieux ne les supporteroient pas toutes, tous les Corps deviendroient utiles, les Evêques y trouveroient, au besoin, toutes sortes de ressources, & les déclamations ridicules cesseroient.

La décadence frappante, qu'éprouvent les uns & les autres, depuis certain nombre d'années, tant dans le nombre, que dans la qualité des sujets; cette décadence vient du délabrement des mœurs, d'un certain ton d'indépendance dans la jeunesse : & n'en déplaise à Messieurs les Philosophes, ces désordres, ainsi que l'excès du luxe, & un libertinage prématuré, sont l'ouvrage de la philosophie moderne. Par ses maximes, & ses conseils, elle a fait tomber le goût des bonnes études, & par-là même, celui de la vie religieuse. Ajoutons-y le retard des vœux, le bruit des suppressions, le danger d'être privé, tôt ou tard, de son état; tout cela réuni pouvoit-il manquer d'acheminer tous les Ordres à une chûte insensible, & cette chûte de les conduire à l'avilissement? C'étoit le projet des nouveaux systêmes : il n'a que trop bien réussi : & sans doute que les auteurs s'en applaudissent, comme d'un succès aussi glorieux pour eux qu'il est utile à la société. Ah! plût au Ciel que tout le mal fût réuni

ſur les Ordres Religieux ! peut-être féliciteroient-ils eux-mêmes leurs ennemis d'avoir ſi bien réuſſi à les rendre anathêmes, pour le reſte des hommes. Mais ſi leur malheur n'eſt qu'un écoulement de celui de la Religion : s'ils ne doivent les mépris qu'ils éprouvent qu'à leur habillement & au genre de vie qu'ils menent : ſi le gros de la ſociété ne leur reproche leur inutilité, que parce qu'ils lui reprochent l'univerſalité de ſes déſordres. Hélas ! le mal eſt donc bien grand : & ſi j'étois membre de quelqu'un de ces Ordres, je dirois à mes confrères : Si nous reſſemblions à ce ſiècle impie, & pervers, il nous aimeroit : nous y ſerions bien venus. Mais nous y ſommes mal venus : il nous mépriſe, il nous hait : preuve évidente que nous ne lui reſſemblons pas, & que nous le gênons, parce que notre conduite condamne la ſienne. Nous le gênons, il nous eſtime donc malgré lui. Oui : ſes déclamations ſont autant de preuves de l'eſtime forcée que ſa conſcience lui inſpire encore.

Ce n'eſt pas à dire que les Religieux ſe flattent d'être irréprochables : ils ne ſe glorifient pas d'avoir toute la ferveur de leurs premiers Pères. Ce ne ſont ni des Auguſtins, ni des Benoîts, ni des Bernards, ni des Dominiques, ni des François-d'Aſſiſe, ni des François-de-Paule, &c. ; mais s'ils ſe comportent en honnêtes gens dans le monde, s'ils gardent les abſtinences preſ-

crites par leurs régles, s'ils acquittent les fondations du Monaftère, s'ils récitent leurs bréviaires, s'ils font fubordonnés à leurs Supérieurs; voilà les limites de leur état: & ils y font encore. Quelques-uns peuvent s'en écarter, dans un point ou dans un autre: leur Supérieur eft établi pour les y rappeller; & celui-ci en a d'autres pour le redreffer. Les Chefs font de temps en temps des réglemens pour arrêter les infractions, ou pour les réformer. La plupart ont leurs Chapitres provinciaux & généraux: les Supériorités font, entr'eux, ou révocables par les Chefs, ou fixées à un temps fort court: cela y empêche le defpotifme, & l'abus. Leurs régles prefcrivent tout ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire: leurs conftitutions brochent, fur les régles, jufqu'aux moindres ufages, & préfentent enfemble, j'entends les régles, & les conftitutions, comme un plan d'élections, un corps de droit, un code pénal, une forme d'adminiftration; en un mot un fommaire de difcipline régulière. Toute la réforme qu'il y auroit à faire, chez eux, feroit d'exiger d'eux plus de ponctualité fur ces différens objets: mais perfonne ne connoît mieux les articles négligés, que les Supérieurs réguliers, les moyens de les rétablir, ou les raifons de fermer les yeux fur certains changemens, fur certaines défuétudes, que le laps du temps, de nouvelles circonftances, le train actuel de la fociété ont rendues diffi-

ciles, impoſſibles même : car, après tout, il n'y a que l'Evangile qui ne varie point, qui ne ſoit jamais ſuſceptible d'interprétation.

Un Aſiatique, ou un Afriquain, voyant toutes les meſures que l'on a priſes, & tout le zèle que l'on apporte à la réforme des Moines (aujourd'hui que ce grand mot eſt le cri de toutes les conditions), ſe perſuaderoit que la foi eſt très-vive & les mœurs très-épurées dans toute l'Europe. Puiſque la tiedeur des Moines ſcandaliſe tant de monde, diroient ces étrangers, ſans doute que toutes ces perſonnes ne ſont ni dépravées, ni même tièdes dans leur Chriſtianiſme : ou s'il y en a des tièdes & des dépravées, aſſurément ce ne ſont pas celles-là qui crient à la réforme. Eh bien, c'eſt à vous que s'adreſſent ces étrangers : ami Lecteur, que leur répondrez-vous ?

Ce Clergé Régulier a été heureux, dans tous les temps : au premier projet de réforme, on a toujours trouvé des hommes zélés & courageux pour y travailler : & leurs efforts n'ont pas été inutiles. Mais le Clergé ſéculier n'a pas eu les mêmes avantages : peut-être qu'il n'avoit pas les mêmes beſoins. Cependant le préambule du plus grand nombre des Conciles, même généraux, rouloit ſur la réformation de l'égliſe, dans le Chef, & dans les membres, & cette réformation ne s'eſt jamais faite. Sans doute que ce premier Clergé a plus de reſſorts

que le ſecond pour ſortir de ſes affaiſſemens, ſe relever & ſe redreſſer. Auſſi a-t-on pris en différens temps, le parti de ſéculariſer certains Ordres, & certaines Maiſons, quand on les a crus trop éloignés de la réforme, pour y revenir. J'obſerve ce qui s'eſt fait ; mais je ne propoſe point de ſyſtême. Le droit d'en faire n'appartient pas à tout le monde : & je ne puis que plaindre ceux qui en ſont chargés, en cette matiere ſur-tout. Combien de mal ne feroient-ils pas, s'ils y perdoient de vue la Religion & le bien public ?

C'eſt à ce bien public que l'on s'arrête principalement : c'eſt du moins le texte de toutes les critiques, qui ne ſont pas rares ſur le compte des Religieux. On dit, & c'eſt toujours par là que l'on débute : à quoi ſervent tous ces Moines? Que fait-on de cette engeance dans le monde ? Ils ne vont point à la guerre, ils ne font point le commerce, ils ne ſe donnent point aux fonctions du barreau, on n'en voit point à la tête des affaires, ils ne cultivent même ni la terre ni les arts : les rentés ſont trop riches, les mendians ſont à charge. A quoi ſervent-ils donc ? Et qu'attend-on pour s'en défaire, pour en débarraſſer la ſociété ?

Si on avoit tout dit, & ſi ces reproches étoient ſans réponſes ; s'ils avoient même quelque fondement, les conſéquences que l'on en tire ſeroient légitimes. Mais, en ſuppoſant tous les Moines inutiles, avant que

de conclure leur deſtruction, je demande, s'ils ſont donc plus inutiles que tant de perſonnes riches qui abſorbent le travail & les ſueurs des pauvres; qu'un million de jeunes gens, des deux ſexes, dévoués à ſervir leur molleſſe, & leurs caprices; qu'une troupe de Financiers, & cent mille hommes occupés à les repréſenter dans tous les paſſages du royaume; qu'un million de coquines tolérées par-tout, ſans autre emploi que de fournir à la débauche de tous les âges & de toutes les conditions. Comme ce n'eſt ici ni critique de ma part, ni reproche à perſonne, je n'épuiſerai pas le catalogue des inutiles au ſens que l'on appelle tous les Moines inutiles. Reprenons les preuves prétendues de leur inutilité. Les Moines ne vont pas à la guerre: non, mais ils y envoyent des Aumôniers, quand on leur en demande; ils fourniſſent les Miſſions étrangères des quatre parties du monde; ce que perſonne ne veut faire eſt renvoyé aux Moines, & ils le font. Ils ne font pas le commerce. Hé! que diroit-on d'eux, s'ils le faiſoient? Pour un qui l'a fait, il en a coûté l'exiſtence à toute la Société. On trouveroit parmi eux des talens pour le Barreau, pour la Judicature, pour les affaires, pour la Finance, pour les Arts libéraux, &c. Mais de quel œil feroient-ils regardés, s'ils oſoient s'y entremettre? Auſſi toutes ces fonctions leur ſont-elles interdites par les

loix de l'Eglise, qui a droit sur leurs travaux & leurs talens, & qui ne leur permet de les consacrer qu'au bien des ames, & au soutien de la religion.

Les gens d'église & les bons chrétiens ne taxeront donc pas les Moines d'inutiles; cette plaisante épithète, & d'autres plus cavalières, sont donc des galanteries de nos philosophes & de leurs partisans. En tout cas, les gens d'église & les bons chrétiens conviennent que si les Mendians paroissent onéreux à la société, ils rachetent bien ce léger inconvénient par les services continuels qu'ils lui rendent, & le préjugé ne tomberoit plus que sur les Religieux rentés. Il y tombe, en effet, & une partie des sages mêmes ne s'en déprend pas. On dit assez généralement, les Moines rentés sont trop riches; & que font-ils de leurs revenus? S'ils sont trop riches, je l'ignore; mais ce que tout le monde sçait, c'est qu'on les a singulièrement dégraissés, c'est que les deux tiers du revenu d'une Abbaye ne sont qu'une bague au doigt d'un Evêque, ou d'un simple tonsuré, qui se croit fort pauvre, tandis qu'il n'est pas plus riche que sa famille entière. Que font donc ces gras moines de leurs revenus? Le voici: le tiers suffit pour en nourrir sept à huit, & quelquefois un plus grand nombre. Ils ne l'absorbent même pas tout: tant s'en faut. Ils en font vivre domestiques, fermiers, artisans, manœuvres, pauvres de

toute eſpèce. Et pourquoi n'ajouterai-je pas que les Monaſtères diſperſés ſont d'agréables campagnes pour leurs parens & amis, & d'honnêtes auberges pour les voyageurs de quelque marque, où tout eſt payé par un à revoir, ou un grand merci; fort heureux quand on ne les tourne pas en ridicule pour toute reconnoiſſance.

Ils font tout cela du tiers de leurs revenus. N'importe, on tient au préjugé, & quoique déſabuſé pour le moment, on y revient. Il eſt paſſé en proverbe, que les moines ſont trop gras, & qu'ils ne font rien pour gagner leur vie. Cependant ils récitent l'office divin, ils acquittent leurs fondations, ils ſupportent la privation des agrémens qu'ils auroient dans une ville; ils pratiquent les trois vœux de religion; ils obſervent les abſtinences de leur régle & celles de l'égliſe; j'invite tous ceux qui comptent cela pour rien à en faire autant. Ceux qui habitent les villes ont les agrémens du ſéjour, mais ils ſe rendent utiles en d'autres manières, & ils ont d'autres fatigues. Les exercices de la vie religieuſe ſont plus longs & plus exacts; quelques-uns prêchent, d'autres compoſent, pluſieurs confeſſent, viſitent les malades, aſſiſtent les mourans, aident de leurs conſeils dans certains embarras que l'on ne confieroit pas à d'autres. Combien qui ſont Curés, & en rempliſſent les fonctions avec honneur?

Autre avantage que l'on ne met pas en considération, & qui en mérite beaucoup. Une famille nombreuse, avec un état honnête, & peu de fortune : perspective assez commune dans toutes les conditions ! mais perspective également triste, pour les pères & pour les enfans ! les pères & mères aiment-ils tous leurs enfans, de façon à distribuer leur mince fortune, en proportions égales ? Aucun des enfans ne se marie, parce qu'ils sont retenus par l'indigence, qui les menace : & on ne doit pas blâmer leur prévoyance. Mais si cette famille se distribue dans différens états du Clergé séculier, & régulier, & qu'elle se réduise à un, deux, & même trois héritiers, ils auront le moyen de se marier, & de faire de nouvelles familles. Voilà donc une source évidente & intarissable de population, dans le célibat même des deux Clergés & des deux sexes ; & par-là, ce n'est plus qu'un préjugé de croire que le monde se multipliera, en proportion de la diminution des Prêtres, des Religieux, & des Religieuses. Il y aura plus de célibataires, & moins de mœurs ; quelques mariages, si on le veut absolument ; mais point, ou très-peu de productions.

Quoi qu'il en soit : huit à dix Moines vivent du tiers de leurs revenus, ils en nourrissent, & ils en soldent leurs domestiques, ils en régalent les étrangers, ils s'en habillent, ils en font d'abondantes aumônes ; ils en payent

de lourdes décimes ; & malgré tout cela, ils ſont trop riches. Remettons-les donc dans le monde, que chacun d'eux reprenne ſon patrimoine, qu'il l'uniſſe avec celui d'une épouſe, que chacune de ces nouvelles familles exerce ſes talens, ſelon ſa fortune, telle qu'on veuille la ſuppoſer. Laiſſons les manœuvrer ſeulement pendant vingt ans, & voyons ſi on ne trouvera pas ſept à huit mille livres de rente, entre dix de ces familles : ſouvent une ſeule les aura acquiſes, & davantage. Il eſt donc évident que ces Moines ſont moins à charge à l'Etat, que s'ils étoient dans le monde, d'autant plus qu'en les ſupprimant, leurs biens ne rentreroient point dans le commerce, mais s'en iroient, avec les deux autres tiers, à un même Abbé Commendataire : combien de Prieurés déja réduits, de cette ſorte ?

On me répète encore : les premiers Moines travailloient de leurs mains : ſoit. Et ceux d'aujourd'hui n'en travaillent pas. Cela n'eſt pas généralement vrai ; car dans la plupart des ordres, le travail eſt commandé, & ſe pratique, à certaines heures de la journée. Dans d'autres, ſans déſigner d'heure particulière, pour ce travail, les Religieux travaillent à l'ordre du Supérieur, & font tout ce qui n'exige pas la main des artiſtes : mais qu'ils travaillent, ou qu'ils ne travaillent pas, qu'importe à leurs critiques ? Qu'en concluront-ils, pour ou contre l'utilité publique ? Nos ancêtres étoient

Laboureurs, ou Marchands : qu'importe ? Ils nous ont laiſſé une fortune, qui nous diſpenſe d'être l'un ou l'autre : mais nous ſommes, & nous faiſons autre choſe. Le public auroit-il bonne grace à nous reprocher que nous ne ſommes ni Laboureurs, ni Marchands ?

Qu'eſt-ce donc ? Qu'eſt-ce que le préjugé ? Il aveugle les hommes, ſur leur intérêt même le plus réel : & cette malheureuſe philoſophie, qui nous accuſe ſans ceſſe de préjugés, ne ceſſe, elle-même, d'en inventer, pour impoſer à ceux qui l'écoutent. Elle ne ceſſe de déclamer contre l'état religieux & ceux qui le profeſſent : & pour maſquer ſon impoſture, elle en groſſit les plus petits inconvéniens, ſans jamais dire un mot des avantages de cet état. Qu'elle en mépriſe les avantages ſpirituels, ce ſeroit déjà trop. Mais qu'elle diſſimule les avantages réels, très-réels & très-ſenſibles, qui en reviennent à la ſociété, aux familles & à l'Etat ; voilà évidemment l'impoſture, la mauvaiſe foi, une tranſgreſſion révoltante de cette probité tant vantée, & ſi mal obſervée. Si nous étions en pareil cas, cette courageuſe philoſophie n'héſiteroit pas : elle nous accuſeroit de haute trahiſon envers le prince & la patrie. N'eſt-ce donc pas un avantage très-réel pour le Prince & la patrie, quand le premier trouve un moyen de plus, pour ſoutenir la population, & l'autre plus d'aiſance pour

les familles? Puiſque je viens de démontrer que les Ordres religieux procurent l'un & l'autre, le bien public m'autoriſe donc à conclure, contre ceux qui les décrient. Il eſt peu d'anciennes familles qui n'ayent eu des parens Religieux, ſoit dans un Ordre, ſoit dans un autre : en criant donc à leur deſtruction, qui que vous ſoyez, vous commettez une ingratitude. Vous devez peut-être votre fortune, peut-être même votre exiſtence, à la profeſſion religieuſe de votre parent. C'étoit l'aîné, & votre père le cadet. Ou bien ce parent étoit fils unique; & par ſa profeſſion religieuſe, il a ouvert une bonne ſucceſſion à votre père, à votre mère. Que ſçais-je? C'eſt enfin la retraite de ce parent, dans l'état religieux, qui a mis vos père & mère, dans le cas de s'allier & de faire une famille. Et quoiqu'actuellement dans l'abondance, qui peut vous répondre qu'un déſaſtre, ou l'inconduite n'abaiſſera pas votre poſtérité, juſqu'à ſe trouver fort heureuſe, s'il exiſte alors des états religieux, pour lui ouvrir des aſyles?

On dit encore : dans l'état religieux, on perd ſa liberté. Mais vous, qui le dites, que vous importe, dès que vous n'y êtes pas, & que ceux qui y ſont, ne s'en plaignent pas à vous? Dans l'état religieux, on perd ſa liberté. En parler ſans connoiſſance, n'eſt-ce pas en parler témérairement? Choiſir librement un état, eſt-ce

donc perdre ſa liberté? Vous me dites : il y en a qui ſe repentent, & qui voudroient pouvoir rompre leurs liens. Mais l'inconſtance ſuit l'homme par-tout : & quel eſt l'état où l'on n'éprouve pas des momens d'ennui, de dégoût, de regret? Cependant tout homme ſenſé prend, dans l'âge raiſonnable, des engagemens d'une eſpèce, ou d'une autre : & comment ſont regardés, dans la ſociété, ceux qui n'en prennent aucun? N'ont-ils pas d'ailleurs leurs déſagremens, autant & plus que les autres? Ainſi quelqu'état que l'on prenne, on lie ſa liberté, dans le même ſens qu'on la lie dans l'état religieux. Eſt-on libre dans l'épée, dans la robe, dans l'état eccléſiaſtique, dans le mariage, dans les conditions privées, dans les grands emplois, ſur le trône même: on a par-tout des loix à ſuivre, qui commandent, défendent & s'oppoſent aux penchans naturels.

Du moins anciennement on faiſoit ſes vœux trop à bonne heure : on ne ſe connoiſſoit pas, on s'engageoit aveuglément. Autre préjugé philoſophique! les hommes ſages & expérimentés de tous les ordres gémiſſent de ne pouvoir en faire ſentir l'illuſion. Il en eſt des jeunes gens, diſent-ils, à-peu-près comme des jeunes plantes : on plie aiſément un roſeau, & il garde la tournure qu'on lui donne. Les jeunes perſonnes ſont encore timides, & ne réſiſtent pas : elles ſe prêtent aux impreſſions, d'autant mieux qu'elles

n'ont pas encore d'habitudes formées. Quand il feroit vrai que la raifon agit moins en elles, la nature eft plus fouple. On peut s'engager dans le mariage, dès l'âge de douze ans, pour un fexe, & de quatorze, pour l'autre. On y fuppofe donc affez de connoiffance pour délibérer, pour apprécier les liens, les engagemens, les charges de cet état. Et on veut qu'il faille jufqu'à vingt-un ans, pour pefer le joug de la vie religieufe ! c'eft que l'état du mariage eft felon la nature, au lieu que le célibat religieux y eft oppofé. Triomphante difparité ! fi le confentement, que l'on donne au mariage, n'eft que felon la nature, ce n'eft plus un acte humain, un confentement libre, & dès-lors ce ne feroit plus un engagement irrévocable. Ce feroit marier les corps, fans marier les efprits : de tels mariages ne feroient ni Sacremens, ni contrats : ce feroient fimplement des cérémonies mondaines. Et où n'irois-je pas, fi je développois toutes les connoiffances, qui naîtroient d'un fi déteftable principe ? Mais en défavouant le principe, j'en défavoue les conféquences. Il n'y a déja eu que trop d'un *Touffaint*, pour les établir en fyftême. Auffi ne s'avife-t-on pas d'invalider ces fortes de mariages, ni de reporter jufqu'à vingt-un ans la liberté d'en contracter d'autres. Et c'eft, ce me femble, fuffifamment reconnoître que toute perfonne eft capable de confen-

tir ; & de diſſentir, avant cet âge. Le charme de la fréquentation, entre de jeunes époux, quelque enchantement qu'on lui ſuppoſe, eſt-il toujours un remède, contre les repentirs, & les antipathies? Tant s'en faut. Et l'on ſe répand en déclamations contre l'état religieux, dès que l'on voit un Religieux mécontent ! les mécontentemens y ſont néanmoins beaucoup plus rares que dans les autres états, ſur-tout que dans le mariage : encore une conſtante expérience apprend-elle que les mécontentemens religieux ſont des caractères varians, incapables de s'aſſortir à aucun état.

Au ſurplus, on ne prétend point, par ces obſervations, critiquer la conduite des Princes, ni limiter leur pouvoir. Ils n'ont pas dérogé aux anciens réglemens de l'Egliſe : mais ils ont uſé du droit légiſlatif, qui les autoriſe à fixer le temps, & les conditions en tous les engagemens que peuvent prendre leurs ſujets. Et comme les Religieux Profès ſe font un devoir eſſentiel de donner l'exemple de la ſoumiſſion, ils ſe conforment, littéralement, au temps preſcrit, pour admettre leurs proſélytes à la profeſſion religieuſe, quoiqu'en diſent tous les cauſtiques du temps, qui ne manquent jamais quelques anecdotes malheureuſes, qui les font reparoître dans tous leurs ouvrages, qui les répètent, les commentent, les habillent, les peignent, les

enluminent, pour ainſi dire, pour ne les laiſſer échapper à perſonne. Et comme tous les hommes aiment à s'amuſer aux dépens d'autrui, plus le ſel de la critique eſt acrimonieux, pourvu qu'il ſoit ſemé adroitement, plus l'Ecrivain ſe fait lire.

Mais ſi les organes des Princes leur avoient donné le change, après l'avoir pris eux-mêmes des mains de cette philoſophie, toujours ſubtile à créer des prétextes, plus ingénieuſe encore à leur donner les couleurs du bien public ; les uns & les autres auroient peut-être la bonté de ne pas s'offenſer, ſi on prenoit la confiance de remettre ſous leurs yeux des obſervations priſes dans la nature des choſes. C'eſt dans cette perſuaſion, que j'oſerois leur dire, ſi j'avois l'honneur d'être admis à leur audience, 1°. que la matière des vœux, de la religion, de l'état monaſtique, n'eſt pas, du moins à bien des égards, de la nature des affaires civiles ; 2°. que le retranchement des Religieux, & la ſuppreſſion des Ordres, n'eſt qu'un phoſphore peint des couleurs du bien public ; 3°. que le haut Clergé ne ſouhaite ni l'un ni l'autre, quoiqu'il ſoit la ſeule portion de l'Etat, qui puiſſe y appercevoir un intérêt réel, en ce que les Prieurés, & Abbayes manquant d'habitans, tout leur produit céderoit aux Titulaires ; 4°. que les différens Ordres offrent, à toutes les familles peu fortunées & nombreuſes, des aſyles honnêtes, qui

déchargent en même-temps & ces familles & l'état, d'un nombre plus ou moins considérable de gens, qui deviendroient probablement mauvais ſujets, par déſœuvrement : l'expérience n'en dit que trop là-deſſus ; 5°. que l'état religieux favoriſe viſiblement la population, en ce qu'une partie de la famille venant à s'y retirer, le reſte des enfans a le moyen de s'établir, au lieu que demeurant tous dans le monde, tous demeurent célibataires, à défaut de fortune ; 6°. que les Ordres ont, de tous les temps, cultivé les lettres, compoſé des ouvrages intéreſſans, conſervé les ouvrages anciens, juſqu'à l'époque de l'impreſſion ; élevé & inſtruit la jeuneſſe, rétabli les mœurs, ſoutenu la Religion, entretenu la ſubordination aux Souverains, par leurs exemples, leurs diſcours, & leurs écrits ; fait la gloire de l'égliſe, pendant bien des ſiècles ; puiſqu'ils fourniſſoient, preſque ſeuls, les Evêques, les Cardinaux, les Papes & que plus d'une fois on a vu des Moines, à la tête du Miniſtère, faire face à tout, remettre l'ordre par-tout, rétablir la dépendance au dedans, & la terreur au dehors ; 7°. que l'univers entier eſt l'écho de ce que lui ont dit dans tous les temps les Religieux pour l'éloigner du mal, & le ramener au bien ; 8°. que l'on cherche les Chrétiens, dans quelque partie de la terre qu'ils ſoient : qu'on les interroge. Où ſont vos Miſſionnaires, & qui ſont-ils ? Ce

ſont des Religieux. Ou ils prient, ou ils nous inſtruiſent, ou ils viſitent nos malades, ou ils enterrent nos morts : & l'arrondiſſement de leur miniſtère n'eſt pas, comme en Europe, d'une demi-lieue, ou de trois quarts de lieue. Les moindres ſont de cinq à ſix lieues : quelques-uns vont juſqu'à neuf & dix ; 9°. qu'en Europe les Eccléſiaſtiques occupent tous les poſtes, & que les Religieux n'y ont que la permiſſion de leur rendre ſervice, quand ils les appellent, de travailler en ſous-ordre, avec une juriſdiction précaire, toujours révocable, toujours reſtrainte plus ou moins ; 10°. que tout ce qui compoſe le Clergé ſéculier, n'a point renoncé à la chair & au ſang, comme les Réguliers ; que le Prélat, auquel ils vouent obéiſſance, ne les admet que pour cultiver ſa vigne, c'eſt-à-dire, que pour travailler dans le diocèſe ; 11°. que la charge de pourvoir les inſulaires, & généralement tout ce qui eſt au-delà des mers, retombe au ſouverain Pontife ; qu'il n'a que les Réguliers à ſes ordres ; que s'il perd cette reſſource ; père infortuné, ſes enfans, ſur-tout ceux qui ſont diſperſés, lui demanderont le pain de vie, l'inſtruction, l'Euchariſtie, la Pénitence, généralement tous les ſecours néceſſaires au ſalut ; que ne pouvant les leur adminiſtrer par lui-même, il ſera réduit à gémir inutilement, n'ayant plus de ces hommes courageux & charitables, à leur envoyer ; 12°.

qu'au lieu de menacer de ſuppreſſion les Ordres religieux, ſpécialement ceux que l'on voit habituellement diſpoſés à faire ce qu'on leur demande, communément ce que perſonne ne veut faire, juſqu'à s'expatrier, & aller au-delà des mers, chercher une beſogne difficile, périlleuſe, ſtérile; le zèle de la Religion, & la charité fraternelle demanderoient, que les puiſſances eccléſiaſtiques & ſéculières fuſſent d'accord, pour les ſoutenir, les encourager, en favoriſer la repopulation, après dénombrement & reconnoiſſance faite de ce qu'il en reſte & de ce qu'il en faut, pour trouver parmi eux à l'avenir, comme par le paſſé, des reſſources de toute eſpèce, dans les cas prévus & non prévus.

Qu'importe, après tout, à chaque Religieux particulier, que leurs Ordres reſpectifs ſe raffermiſſent ſur leurs anciens fondemens, ou que l'eſprit philoſophique redouble d'efforts, pour précipiter leur chûte? Ce ſont des hommes; tant qu'ils ne ſont pas coupables aux yeux de la loi & de ſes équitables dépoſitaires, ils ont droit comme tout autre, à la terre qui les ſupporte. Ce ſont des citoyens, tirés de leur état; la ſociété leur ouvriroit ſon ſein & les y recevroit, pour les voir végéter, à l'aide de leur penſion, ou de leurs talens, & de leur travail. Europe! ne m'accuſe pas de te donner le défi par ces dernières réflexions: c'eſt que c'eſt moins ici la cauſe

des Réguliers, que celle de l'humanité, & de la religion tout enſemble. Je le répète: la Religion n'eſt point identifiée, avec le monachiſme. Mais tu tiens, en tes mains, la conſolation, & même le ſalut d'une patie de tes habitans, qui donnent leur confiance à ces hommes, dont le ſort paroît toujours flottant, & plus encore la conſolation & le ſalut des Chrétiens diſperſés parmi les hérétiques & les infidèles. Tu les tiens en tes mains, & tu menaces de les enfouir. J'ai laiſſé dormir cette cauſe importante, pour donner à l'enthouſiaſme le temps de ſe refroidir, dans l'eſpérance qu'après l'orage, nous retrouverions le calme. Par combien d'évènemens, la Providence nous l'a-t-elle rendu? O Europe, aide-nous donc à l'en bénir, & daigne me pardonner, ſi j'en appelle de toi, à toi-même, dans la ferme perſuaſion que ta ſenſibilité naturelle t'a déjà rendu, pour le Clergé régulier, tes anciens ſentimens!

L E T T R E d'un Philoſophe à ſon ami, ſur la décadence de l'Etat monaſtique.

LORSQUE je vous ſondai, pour la première fois, ſur votre façon de penſer, ſur l'état monaſtique, vous me parûtes irréſolu, vous n'osâtes prendre le parti de ces hommes extraordinaires: vous n'osâtes les condamner. Je m'en tins là, pour cette fois, parce que je craignis, moi-même, de vous

déplaire, en vous diſant ouvertement ce que j'en penſois. Mais vous connoiſſant très-verſé dans la philoſophie, & en état d'apprécier tout ce qui peut en avancer ou reculer les progrès, je me flattai que votre irréſolution ne dureroit pas, que ſans doute vous adopteriez le parti de la ſuppreſſion & que vous ne négligeriez rien pour en faire accélérer l'exécution, dès qu'une fois vous vous ſeriez occupé des raiſons qui l'exigent.

Ces hommes, tout inutiles qu'ils peuvent être, ont encore des partiſans. Chacun d'eux a ſa parenté : elle eſt plus ou moins nombreuſe, plus ou moins riche, plus ou moins établie dans les emplois de la ſociété : les uns ſimples artiſtes, les autres cultivateurs ; ceux-ci dans le commerce, ceux-là dans la finance, pluſieurs dans les bureaux ou dans le grade, quelques-uns dans la judicature, & d'autres dans l'épée. Ils ont aſſez généralement l'eſtime du peuple, & ſa confiance, pour les inſtructions publiques, pour la confeſſion, pour la viſite des malades, pour des ſervices de charité, pour des aumônes même ; car on ne peut diſconvenir qu'ils en font chacun en ſon endroit. Il n'y a pas juſqu'aux mendians, qui n'en faſſent. Ils tiennent au haut Clergé, les uns par les ſervices qu'ils rendent aux Diocèſes, les autres par les grands revenus que perçoivent nos ſeigneurs Evêques, & autres Commendataires, ſur leurs Prieurés

& Abbayes, dont les Moines, on ne peut le diſſimuler, ne ſont exactement que les fermiers, fermiers dans toute la rigueur du terme.

Mais leurs parens, témoins du diſcrédit de tous les Moines, commencent à les méconnoître, ou à dire que peu les importe quel ſort on leur faſſe, que c'eſt une race d'hommes uniquement bons pour eux-mêmes, inutiles au public, & à charge aux familles, qu'ainſi leur réforme, leur ſuppreſſion ou leur décadence, leur ſont également indifférentes. La confiance dont ils jouiſſoient dans le public, diminue ſenſiblement, parce que nos Livres ſement peu-à-peu des doutes ſur la Religion; ces doutes encouragent l'indépendance, l'indépendance favoriſe les paſſions, & les paſſions conduiſent au dégoût de la Parole de Dieu, des Sacremens, des Offices publics, de la Prière même. Ah! mon cher ami! combien je connois de perſonnes, qui fréquentoient autrefois ces Moines, qui les honoroient, qui leur avoient remis leur conduite intérieure & extérieure, qui ne les voient plus aujourd'hui, qui déclament contr'eux, qui diſent ouvertement que leur direction eſt d'une gêne étonnante, parce qu'ils mettent des entraves à tous les penchans! Les riches achetent nos livres, les liſent, en raiſonnent à table & dans les compagnies. Les enfans écoutent ces diſcours attentivement; ils en ſont enchantés:

mais il faut avoir ces livres pour les lire, les méditer, en savourer les flatteuses maximes; ils tâchent donc de les avoir : souvent on les prévient, parce qu'il faut tout sçavoir, dit-on, & on les admire, quand ils rendent bien ce qu'ils ont lu ; ou si des pères & mères pusillanimes les tiennent sous clef, la jeunesse est industrieuse, sur-tout pour ce qui favorise ses premières inclinations. Ainsi, de façon ou d'autre, dès que des jeunes gens ont une idée de livres semblables, ils se les procurent, ils les lisent, les relisent, les dévorent. Et quel charme pour eux ! Avides du plaisir & de ce qui l'autorise, ils sentent la crainte se dissiper, les remords s'évanouir, à mesure qu'ils saisissent mieux l'esprit de nos maximes, parce qu'il leur semble éprouver un accord flatteur entre ces maximes & leurs penchans ; ils les opposent aux cris de la conscience, & si elle ne cesse pas de crier, du moins on la néglige, on ne l'écoute plus. Les jeunes gens en sont déja là, que les pères & mères ne s'en doutent pas ; ils les croient encore dans la simplicité & l'innocence, tandis qu'ils ont déja mordu à la pomme d'Adam : ils sont déja libertins, & ils sçavent toutes les raisons spécieuses dont on peut colorer le libertinage. Tels sont les premiers effets de notre philosophie : tels sont nos premiers triomphes. Hé, que ne nous promettent-ils pas pour la suite ? Nous sommes comme

aſſurés que tous ces jeunes gens mépriſeront les Moines, dédaigneront leurs avis, leurs diſcours, leurs inſtructions, juſqu'à leurs habillemens : ils enchériront ſur leurs pères & mères. Ils ne ſeront pas obligés, comme eux, de ſe dépouiller des principes de la Religion & des mœurs, que nous leur préſentons comme autant de préjugés; imbus de nos maximes, dès le moment critique qui lie l'enfance avec l'adoleſcence, épris dès-lors du charme de cet âge, qui devient bientôt une ivreſſe habituelle, qu'auront-ils à ſurmonter pour s'y affermir ? Quelques lueurs de la loi naturelle, quelques retours involontaires ſur eux-mêmes, quelques inquiétudes de l'ame, car on en a, ſur-tout à cet âge; & la conſcience lutte encore long-temps contre le crime : quoique ſouvent mépriſée, elle revient à la charge, elle ſe rebute difficilement. Mais nous oppoſons à ces retours, à ces efforts de la conſcience, une ſupercherie, dont la jeuneſſe ne ſe défie pas, & dont elle ſeroit fâchée d'être déſabuſée; nous lui faiſons entendre que ces retours, ces remords ſont des illuſions paſſagères, des momens de mélancolie, des dégoûts accidentels de leurs plaiſirs les plus piquants, comme on en éprouve quelquefois des mets les plus exquis. Nous réduiſons toute la morale à la probité & à la bienfaiſance dont nous n'expliquons ni l'étendue, ni les droits; ſauf à eux de

les expliquer, de les pratiquer comme ils trouveront convenir, ſelon les cas & les circonſtances, pourvu que ce ne ſoit pas à leur détriment ; parce qu'après tout, nous rebuterions tout le monde, ſi nous ne laiſſions pas à la ſociété une ſuperficie, une nuance de vertu, ſi nous bravions juſqu'aux loix de l'humanité. On diroit alors que, ſous prétexte de déſabuſer les hommes, nous en faiſons des monſtres, qui ne s'aimeront point les uns les autres, qui ſe craindront mutuellement, & qui ne ſe rendront ſervice qu'avec de honteux retours ſur eux-mêmes. On nous reprocheroit d'établir l'égoïſme le plus pernicieux, lors même que nous faiſons ſemblant de le combattre : c'eſt en effet ce que débitent déjà les Prêtres & les Moines, par-tout où ils peuvent, partout où ils ſont reçus, par-tout où on veut les entendre; ſermons, converſations, brochures, réfutations imprimées, ou autrement. Ils ne ceſſent de nous traiter d'Egoïſtes; ils nous oppoſent leur Ecriture ſainte, les Livres de leurs SS. Pères, les déciſions de leurs Conciles, leurs pratiques de religion. Mais, pour décréditer ces reſpectables monumens de l'ancienne croyance & des bonnes mœurs, nous avons ſoin d'inſérer dans nos livres & dans nos converſations, que dans tous les ſiècles, & chez tous les peuples, les gens qui ſe ſont ingérés à inſtruire, à conduire les autres, ont toujours eu un intérêt particulier à faire croire que les Dieux leur révé-

loient des ſecrets, & leur laiſſoient la liberté d'en communiquer ce qu'ils voudroient comme ils voudroient & quand ils voudroient, dans le ſens naturel, hiſtorique, littéral ou figuré, comme bon leur ſembleroit; & nous ne manquons pas d'ajouter que tout cela ne leur a toujours que trop bien réuſſi pour captiver les peuples, & s'aſſurer leur confiance.

Comme cette façon d'enviſager tout ce qui conſtitue & qui aſſortit la Religion chrétienne, affranchit tout-à-coup de la contrainte de toutes les loix, & du reproche de tous les Légiſlateurs, nous ſommes preſqu'aſſurés du ſuccès de nos déclamations. Mais auſſi, lorſque les Prêtres & les Moines déclament, à leur tour, contre nos ſyſtêmes, lorſqu'ils analiſent notre loi naturelle, lorſqu'ils ſaſſent & reſaſſent nos principes, ſi aiſés à expliquer, & ſi conformes à la nature; lorſqu'ils réduiſent à la juſte valeur cette probité & cette bienfaiſance, dont nous faiſons grand étalage, que tirent-ils de tout cela ? un plat égoïſme, un vil amour de nous-mêmes. Je le dis en gémiſſant; & vous ne le lirez qu'à regret, par ces diſcuſſions, ces implacables ennemis nous portent de terribles coups; & voici ce qui rend ſi lents les progrès de notre philoſophie. Quelques-uns de ceux qui l'avoient adoptée, ſe rétractent. Pluſieurs qui font un parallèle de leurs raiſonnemens & des nôtres, à moins que les paſſions ne s'en mêlent, hauſſent les épaules en nous

liſant

lisant, & concluent toujours contre nous. Ah! tant que nos Lecteurs n'ont pas la curiosité de lire les nouveaux Ouvrages de ces Prêtres & de ces Moines, à la vérité, il y en a qui chancelent long-temps; mais ils finissent par être Philosophes: (on sçait dans le monde ce que cela veut dire.) Si, au contraire, ils le lisent, sur-tout s'ils le comprennent avant que de se livrer à nous, nous sommes assurés de ne les avoir jamais dans nos intérêts; & quand même ils y seroient déjà, ils s'en retirent. Oui, ces Cafards, non-seulement arrêtent nos conquêtes dans bien des cas, & dans d'autres ils nous les dérobent. Notre grande ressource, est donc de les décrier: & plût à Dieu que l'on eût continué! on seroit venu à bout de s'en défaire; on auroit épuisé enfin cette sentine de tracassiers.

Il est vrai que nous y avons donné occasion, les uns plus, les autres moins. L'Ouvrage d'Helvétius est vraiment un chef-d'œuvre de la philosophie moderne; on peut le regarder comme le point d'appui de nos différens systêmes, & je conviens qu'il a bien ébranlé l'univers littéraire, social & moral. Il a ébranlé l'univers littéraire, en faisant tomber le goût des bonnes études. Jeunes & vieux, grands & petits, hommes & femmes, filles & garçons, tout le monde veut lire nos ouvrages, & on se croit sçavant quand on les a lus, de façon que l'on n'a plus de goût pour les autres lectures. Il

n'y a pas jufqu'aux domeftiques qui ne les connoiffent; il en eft qui ne fçavent pas lire, & qui les citent, parce qu'ils les entendent citer à leurs maîtres; ils en retiennent les noms, quelques propos ifolés, & à propos, ou hors de propos, ils les rapportent, pour avoir un ton parmi leurs camarades. Ceux-ci ripoftent par ce qu'ils en fçavent auffi; la difpute s'échauffe, & les fervantes, qui ne fçavent encore que faire l'amour avec eux, trouvent, les uns & les autres, des hommes admirables.

Oui, Monfieur, les cuifines, les antichambres retentiffent du nom de nos livres & des maximes qu'ils renferment. Et ce qui eft fort amufant, c'eft que tous ces gens-là fe difent Philofophes, & prennent un air dédaigneux à l'égard des Prêtres & des Moines.

Helvétius n'a pas moins ébranlé l'univers focial, par la facilité qu'il a donnée à tout le monde d'interpréter toutes les loix, de régler fa confcience & fa conduite. *La confervation perfonnelle*, principe unique pour tous les cas poffibles. *L'amour du plaifir & la crainte de la douleur*, étendue du principe, & manière d'en faire l'application. C'eft-à-dire, qu'au fens d'Helvétius, tout ce qui préfente de la peine, autorife à s'en défendre, & à prendre toutes les précautions poffibles pour s'en préferver. Si le prochain fouffre de l'un ou de l'autre, tant pis pour lui. La confervation perfonnelle

autorise tout ce qui contribue au bien de l'individu ; mais où sont les cas d'observer la probité ? toutes les fois qu'il ne nous revient aucun avantage de nuire au prochain, nous ne devons pas lui nuire. Et les cas de pratiquer la bienfaisance ? Nous devons l'obliger toutes les fois qu'on nous en fournit l'occasion, pourvu qu'il ne nous en coûte ni bien, ni satisfaction personnelle. Entre vous & moi, Monsieur, peut-on un égoïsme plus complet, & en même-temps plus révoltant ? Aussi ne puis-je disconvenir, avec vous, qu'Helvétius a ébranlé, non-seulement l'univers littéraire & social, mais encore & beaucoup plus l'univers moral ; car on pourroit dire qu'il l'a renversé de fond en comble, puisqu'il a ôté au crime sa honte, & à la vertu sa gloire ; puisqu'aux anciennes bienséances il a substitué l'usage de ne se gêner sur rien, & que, pour toute règle de mœurs, il a conseillé la modération dans les plaisirs, plus difficile, peut-être, que l'abstinence entière ; tandis que néanmoins leur excès conduit à la langueur, & communément abrège les jours.

La faute d'Helvétius n'est donc pas d'avoir eu trop de zèle, pour le nouveau systême, mais de s'être expliqué trop ouvertement. Il a voulu, comme un torrent, enlever tout-à-coup tout le monde à ses anciens sentimens, à ses anciennes pratiques, rompre les digues, inonder tous les districts

de la religion, & ſur une nouvelle ſurface, établir la nouvelle croyance. L'enthouſiaſme étoit beau : & l'on ne peut trop y applaudir : ſans quelques cagots de Prêtres & de Moines, venus à la traverſe, c'en étoit fait de l'ancienne religion, dans toute la France d'abord, puis après dans toute l'Europe, & enſuite dans l'univers entier. Il ne s'agiſſoit, pour étendre promptement le ſyſtême, que de faire des verſions d'Helvétius, en toutes les langues. Arrivoient après lui, & coup ſur coup, tous nos autres ouvrages, pour ſoutenir les uns, pour encourager les autres, pour tirer des chancelans de leurs doutes, pour applanir enfin, à tout le monde, le vaſte champ que nous avions ouvert. Le coup fut bien porté; la ſecouſſe eut tout ſon effet: l'ébranlement ſe fit ſentir, de proche en proche : & nous vîmes le moment où la révolution alloit être complette.

Mais l'alarme prit tout-à-coup les Prêtres & les Moines. (Diſons cependant la vérité : nous avons parmi eux des partiſans, & même en aſſez bon nombre. Comme ils ont quelque intérêt à ne pas ſe montrer à découvert, à raiſon de leur état, ils ſont communément plus diſcrets que nous autres, ils ne dévoilent pas nos myſtères à contretemps. Auſſi zélés qu'aucun de nous, pour faire des proſélytes, ils n'en manquent pas les occaſions ; mais ils tâtent leur monde, avant que de s'ouvrir. Si un premier pro-

pos eſt bien reçu, ils en avancent un ſecond, un troiſième, &c. S'apperçoivent-ils que l'on s'éfarouche? ils s'arrêtent : quelquefois ils tournent leurs propos en plaiſanteries, & d'autres fois ils les interprètent, pour écarter des ſoupçons qui leur ſeroient déſavantageux.) Mais en général, ſoit raiſon d'état, ſoit motif d'intérêt, ſoit vrai zèle de la religion, le grand nombre des uns & des autres crient au renverſement, déclament de paroles & par écrits. Ils nous accuſent de cet égoïſme que tout homme déteſte, & qui conſiſte à n'aimer que ſoi-même, au mépris de tout le reſte. Ils aſſurent tout le monde que nous n'avons que dans la bouche la probité & la bienfaiſance, & que s'il nous en échappe quelques traits, c'eſt pour nous procurer du plaiſir ou de l'avantage, quelquefois même pour couvrir quelque projet funeſte. A les entendre, l'humanité n'a point de plus grands ennemis que les Philoſophes : ils nous repréſentent comme briſans tous les nœuds de la Société : & la raiſon qu'ils en donnent, c'eſt qu'ils nous accuſent de ne laiſſer ſubſiſter aucune eſpèce de religion, aucune loi, pour le préſent, aucune eſpérance pour l'avenir ; d'où ils pourſuivent ainſi leur raiſonnement. Les hommes n'ayant plus rien qui les tienne unis, plus rien qui menace les méchans, plus rien qui encourage les vertueux, il eſt de toute notoriété que l'humanité ſera en bute à toutes les paſſions, &

que, quand même les hommes s'efforceroient de s'accorder, leur accord ne seroit qu'apparent, leur liaison que simulée ou momentanée, parce que les passions ne s'accorderont jamais, & que la rupture éclatera toutes les fois qu'un homme voudra une chose, & que son associé ou son concurrent ne la voudra pas, ou voudra le contraire, fondés tous les deux sur notre principe général, que chaque particulier doit se préférer à tous autres, se préserver de toute peine, s'assurer toute espèce de plaisir, même au détriment d'un autre, parce que la probité & la bienfaisance n'ont jamais lieu dans la concurrence du moi au toi.

Il y en a même de ces Prêtres & de ces Moines qui sont tellement enracinés dans la vieille doctrine, que sans avoir rien à perdre ni à gagner, ils prennent parti contre nous, ils se déclarent nos ennemis jurés, ils nous décrient en particulier & en public, dans les conversations, dans les instructions, par-tout. Tous ne sont pas capables de démasquer nos maximes, de décomposer notre systême, d'en dépecer jusqu'aux idées complexes, pour mettre à découvert tous nos équivoques, & ne nous laisser aucun faux-fuyant. Et ceux qui en sont capables, ne sont pas ceux qui font le plus de bruit; ce sont néanmoins les plus redoutables; les déclamateurs font une sensation passagère sur ceux qui les écoutent; mais les Annalistes de nos Livres en montrent le

faux, le foible, le venin, car ils nous traitent d'imposteurs, & ils montrent en quoi nous le sommes. Ils nous accusent de foiblesse dans nos raisonnemens ; & sous leurs plumes, ou seulement dans leurs discours, nos plus brillantes raisons s'en vont en fumée. Ils nous présentent comme des araignées qui s'enveloppent de leur toile pour y prendre les mouches, comme des serpens qui bordent les chemins pour surprendre les passans, comme des traîtres qui enchantent les avenues du précipice, où ils attirent les indiscrets : & ils montrent nos piéges, ils les font toucher au doigt. Nos dupes se reconnoissent à ce qu'ils en disent, & nous y reconnoissent nous-mêmes. Alors, il faut en convenir, nous sommes bien embarrassés ; ne pas répondre, c'est s'avouer vaincus : répondre des choses triviales ou contradictoires, c'est s'enferer de plus en plus, & donner de nouvelles armes à ses adversaires, au lieu de résoudre leurs difficultés, & d'opposer à leurs raisons des raisons plus fortes, au moins équivalentes, c'est abboyer son vainqueur en perdant son procès. Voilà à peu près où nous en sommes réduits, lorsqu'on nous attaque de front. J'en rougis, Monsieur, en vous écrivant, & je vous jure que j'ai pâli plus d'une fois, en bonne compagnie, quand on m'a reproché tantôt que nous n'avons point de systême, puisque nous ne sommes pas

d'accord entre nous autres, tantôt que nous déshonorons le nom de Philoſophes, puiſqu'au lieu d'aimer & de profeſſer la ſageſſe, nous décrions & nous dégradons les mœurs, tantôt que nous ne ſommes que des calomniateurs, puiſque nous imputons à la religion & à ſes ſoutiens, des ſentimens & des déſordres que nous ne prouvons pas, tantôt de téméraires ignorans, puiſqu'on nous ſurprend à des contradictions continuelles, & qu'au lieu de les réſoudre, nous en commettons d'autres, &c. &c. &c. Oui; je ſens mon foible, & celui de mes confreres; nous ſommes bons à l'attaque, mais nous ne valons rien à la défenſe, ou plutôt nous ne ſommes pas propres à une bataille rangée, à une diſpute méthodique, parce que nous n'entendons pas l'ergot de l'école. Nous nous entendons à donner du ridicule à tout ce qui donne de la contrainte; nos plaiſanteries ont un ſel bien agréable pour ceux qu'elles amuſent; mais pour des raiſons, perd ſon temps qui nous en demande. Tandis que nous nous bornons à dire d'une part, que l'homme eſt quelque choſe de trop vil, pour être ou pour avoir jamais été en relation avec l'Être ſuprême; le peuple nous écoute & nous applaudit, parce qu'en effet il n'a jamais vu ce ſouverain Être, & qu'il ne ſe forme point d'idée de la correſpondance des hommes avec lui. De l'autre part, nous ſommes encore

plus généralement écoutés & applaudis, lorſque nous diſons que Dieu connoît trop la foibleſſe de l'homme, pour s'irriter de ce qu'il lui voit faire, & que nos penchans étant ſon ouvrage, il ne peut jamais nous en punir ; alors c'eſt prendre les hommes par leur foible ; il en eſt peu qui y réſiſtent.

Mais je vois venir à la traverſe, un Prêtre ou un Moine ; & quelle criſe ne nous donnera-t-il pas, s'il nous prend à partie, & qu'il nous diſe d'abord que nous ſommes des téméraires, de donner pour de bonnes raiſons de foibles conjectures dictées par l'intérêt que prend la nature à tout ce qui peut la ſatisfaire, ſans examiner ſi l'homme tout entier n'a pas un intérêt plus grand à croire, & que Dieu lui a parlé & qu'il peut le punir comme il peut le récompenſer ; à chercher enſuite s'il lui a parlé réellement ; pour ſe convaincre qu'il ne peut point avoir promis de récompenſe ſans avoir, en même temps, menacé de châtiment. Si ce Prêtre ou ce Moine établit ce raiſonnement ſur de ſolides fondemens, il le fera, s'il ſçait ſon métier. Quelle foule de conſéquences va-t-il en tirer dont il nous accablera, ſans que nous puiſſions en réfuter une ſeule ? Il en conclura la révélation contre Rouſſeau, l'immortalité de l'ame contre Helvétius, la diſtinction des ſubſtances contre Spinoſa, la liaiſon intime d'un eſprit & d'un corps

pour chaque homme particulier contre la Métrie, la création de l'univers & de tout ce qui l'aſſortit contre le ſyſtême de la nature ; la néceſſité & l'unité de la Religion contre Voltaire, (il a fait jouer toutes les Religions ſur le théâtre) le culte Divin & l'uſage des Sacremens contre tous les Philoſophes célébres ou ignorés, ainſi que tous les articles du Décalogue.

Et de-là, Monſieur, de-là s'enſuivra encore l'autorité de l'Egliſe, que nous avons tâché d'étouffer ſous ſes ruines ; le rétabliſſement des mœurs, auxquelles nous n'avons ceſſé & nous ne ceſſons encore de faire une guerre ſi cruelle ; l'authenticité de l'ancien & du nouveau Teſtament, que nous avions fait enviſager comme d'ingénieuſes fictions.

Reviendra enſuite la Tradition divine, apoſtolique, eccléſiaſtique ; & pour appuyer ces différentes Traditions, ce Prêtre ou ce Moine rappellera à ſon ſecours les Saints Pères, comme autant de témoins irréfragables, & tous les Conciles, dont il fera revivre l'autorité, par la néceſſité indiſpenſable d'avoir un Tribunal ſouverain, pour juger en dernier reſſort les difficultés nées & à naître ſur la foi & les mœurs, & régler, ſelon l'exigence des cas, la diſcipline eccléſiaſtique, & les cérémonies du culte divin.

Qu'arrivera-t-il de tout cela? Que la magie de nos maximes n'enchantera plus

que quelques débauchés, qui chercheront moins à s'inftruire qu'à s'autorifer dans leurs déréglemens, qu'à les colorer par quelques apparences de raifon. Mais le déluge dans lequel nous avions cru noyer le Chriftianifme, & toute autorité légitime, ce déluge s'évaporera; & on verra ce Chiftianifme en fortir auffi pur qu'il fortit de fon berceau même, en fortir avec ce nouvel éclat qui femble accompagner le foleil au fortir d'un nuage fort étendu & fort épais. C'eft l'efpoir dont fe flattent le Prêtre, le Moine & le Chrétien zélé; par-là même, c'eft ma crainte & mon fouci.

A propos d'autorité légitime : nos Philofophes ont été affez généralement prudens fur ce point; ils ne l'ont ni attaqué, ni défendu, ni expliqué, ni prouvé. Ils ont diffimulé; interrogés même, ils n'ont pas répondu fur cet article; & par cette difcrétion, ils ont toujours mis le Souverain & fes confeils dans le cas de ne prendre aucun ombrage de nos ouvrages, & de ne les regarder que comme des difputes d'Ecole, dont tout l'effet eft de jetter de la rumeur parmi les fçavans; on leur a même fait entendre que c'étoit un moyen d'entretenir le goût de la littérature, de donner de l'effor aux talens, & du progrès aux fciences. Mais les Prêtres & les Moines, un peu plus lettrés que le commun, n'ont pas laiffé dormir le ferpent

ſous l'herbe ; ils lui ont donné la chaſſe ; & je crains que tôt ou tard, ils ne décident le Souverain à la lui donner lui-même. Un de nos Achilles, le courageux Jean de Prades, fut bien obligé de la prendre, au ſortir de cette thèſe fameuſe qui manqua de le conduire au poteau ou dans un cachot, pour y profeſſer aux rats ſes maximes téméraires. Ces importuns Ecrivains n'ont pas beſoin de rien mettre du leur, pour nous accuſer auprès des ſouverains : nous y accuſer, c'eſt nous y convaincre, non-ſeulement d'irréligion, mais encore d'eſprit d'indépendance & de révolte, le cas arrivant. Ils n'ont qu'à mettre ſous les yeux du Prince le contrat ſocial, pour lui faire comprendre que dans les principes de l'Auteur, l'autorité de ce Prince eſt plus précaire que celle d'aucun de ſes Miniſtres, puiſqu'il n'y eſt regardé que comme le dépoſitaire & le premier ſujet de la loi, qui le déjette de ſon dépôt dès la première tranſgreſſion qu'il en fait. Qu'ils expliquent à ce Prince nos ſentimens communs, conſignés dans le matérialiſte Helvétius, ils lui feront aiſément ſentir ce que l'on doit penſer, eſpérer ou craindre de gens qui ne reconnoiſſent un Dieu que pour lui refuſer toute eſpèce de culte, & le défier de leur faire des loix, qui ſe regardent comme des portions de matières, mieux organiſées à la vérité que les autres êtres, mais ſujettes comme eux à leur diſſolution totale,

n'ayant, par conséquent, leur fin derniere qu'en elles-mêmes ; & par une autre conséquence, d'autre enfer à craindre que les peines de cette vie, & d'autre Paradis à espérer que les plaisirs de ce monde.

Tout Prêtre & tout Moine qui sçait lire, ne peut ignorer que ce sont-là des sentimens communs de notre parti, puisque quelques-uns de nos Ecrivains ont eu l'imprudence d'insérer dans leurs Ouvrages, que tout homme sensé doit, de sang froid, & de gaieté de cœur, finir sa carrière, par une mort violente, toutes les fois que la somme de ses maux l'emporte sur celle de ses biens, biens & maux physiques, bien entendu, puisque nous n'en reconnoissons point d'autres que ceux-là. Ce sont-là des mystères qu'il ne falloit communiquer que de bouche en bouche ; car toute secte a les siens, & nous aurions toujours eu la satisfaction d'en voir les effets, par les suicides qui se seroient multipliés dans toutes les conditions. N'avez-vous pas eu, comme moi, Monsieur, cette satisfaction pendant quelques années, ces belles années que nous pourrions appeller la ferveur de notre incrédulité ? Les suicides se répétoient souvent : on les portoit sur les nouvelles publiques : le bruit s'en répandoit par-tout. Encore un peu, & on auroit chanté les faits de ces espèces de héros. Ah ! Monsieur, l'église rend un culte aux premiers chrétiens qui se laissoient tuer plutôt que de renon-

cer leur religion, & leur Dieu, & nos Sectateurs commençoient à se tuer eux-mêmes: cela prouve bien un autre courage; & qui sçait si la suite n'en eût pas fait des Dieux? Ce qui se fit jadis peut se faire encore.

Mais les Prêtres & les Moines ont bien interprété autrement notre systême du suicide: & cela peut nous porter un grand coup. Si les éleves de la Philosophie moderne se tuent eux-mêmes par principe de philosophie, ont-ils dit, n'arrivera-t-il point, n'est-il déjà point arrivé qu'ils en ont tué d'autres par le même principe? Dans tous les cas où ils croiront qu'un autre homme est un obstacle à leur bonheur, ou la source de leur disgrace, n'aimeront-ils pas mieux le tuer que de se tuer eux-mêmes? Ne sera-ce pas, pour eux, le cas de dire: j'ai droit à tous moyens praticables pour me procurer du plaisir, pour me rendre la vie agréable; & puisque ce voisin, ce compétiteur, ce chef, ce père, cette mère, ce Roi même, y forment un obstacle, si je ne puis m'en débarrasser qu'en leur ôtant la vie: en leur ôtant la vie, j'use de mon droit, comme j'en use en détournant de mon chemin une pierre ou un bois qui m'empêchent d'aller où j'ai dirigé mes pas; & bien-loin de m'en repentir, je m'en féliciterai, je m'en applaudirai comme d'une bonne œuvre. A plus forte raison aurai-je lieu de me féliciter de mon homicide, de mon fratricide, de mon parricide, de mon

régicide, dès que les uns ou les autres sont la source de mes disgraces; car je me tuerois moi-même, si je n'avois d'autre moyen que le suicide pour m'en délivrer; mais entre la mort d'un autre & la mienne, il n'y a pas à balancer; c'est le droit naturel qui le décide ainsi.

Tel est, Monsieur, le commentaire effrayant que font les Prêtres & les Moines de nos maximes: & que pourrions-nous y opposer? Hélas! ce sont les textes mêmes formels ou équivalens de la plupart de nos Auteurs. Ces dangereux accusateurs nous chargent encore d'autres reproches, pour prouver que tout n'est pas dans nos Livres, tout détestables qu'ils sont à leurs yeux: ils ajoutent que nous avons certains secrets qui ne se communiquent que de parole, & jamais par écrit, pour couvrir nos projets pervers, pour attirer nos victimes dans nos pièges, pour les perdre, souvent sans qu'ils s'en doutent. Les Philosophes, disent-ils de nous, affectent les vertus sociales: ils sont doux, affables, prévenans; mais étudiez leur physionomie à chaque visite que vous leur faites: vous leur avez plu vingt fois; vingt fois vous avez éprouvé leur affabilité. Si la vingt-unième fois votre visite leur déplaît, si vous commencez à les ombrager, s'ils vous soupçonnent de leur nuire, ce n'est ni à la parole, ni aux manières, que vous pourrez le remarquer: l'affabilité est le masque ou l'écorce du systême. Mais la

physionomie décele les vrais sentimens : elle trahit les plus politiques. Dès qu'elle ne sera plus la même, défiez-vous des paroles. C'est à ce moment que l'égoïsme se réveille & médite les moyens de vous desservir auprès de votre Mécène, ou de vous procurer une humiliation imprévue, ou peut-être de susciter le coup fatal à vos jours.

Comme c'est là l'esprit de notre philosophie, & qu'on l'y découvre à mesure qu'on lit nos ouvrages, ceux des Prêtres & des Moines feront tomber notre crédit, peut-être plus rapidement qu'il ne s'est accru ; ils nous feront regarder comme des maîtres d'une philosophie détestable, comme des professeurs dangereux dans l'art de se nuire les uns aux autres, comme des pestes publiques, comme des monstres. Ils n'oublieront rien, ces fléaux impitoyables de notre philosophie, pour faire parvenir leurs cris & leurs ouvrages jusqu'aux pieds des trônes, pour en occuper les Souverains : Ils les avertiront d'ouvrir les yeux sur notre conduite, & sur le bouleversement que nous occasionnons dans les sentimens, dans les mœurs, dans les vertus sociales & politiques, sans parler des vertus chrétiennes, qu'ils nous accusent assez de proscrire, & de gâter les esprits par de faux raisonnemens, ainsi que les cœurs, par des sentimens inouis. Princes ! daignez vous souvenir, leur diront-ils, que la philosophie moderne eût,

dans

dans ses commencemens, l'adresse de faire soupçonner de régicide, un certain corps, d'ailleurs utile à la société, tant par le nombre de ses sujets, que par leur activité & leurs talens : pour s'être prêtés, trop facilement, aux entreprises spécieuses de quelques Puissances, quelques-uns d'entre eux, se sont rendus coupables : & l'envie recueillant ces anecdotes scandaleuses, a tant philosophé là-dessus, que la note en est restée sur tout le Corps, qu'on l'a cru indigne de subsister plus long-temps, & que, pour ne le plus craindre, on l'a dissous. Qu'y avoit-il cependant dans la conduite & dans les écrits de ce Corps proscrit, qui approchât de la conduite & des écrits des Philosophes modernes? Ses Théologiens ont-ils enseigné la matérialité de nos ames? Ont-ils fait des traités de l'homme machine? Ont-ils foulé aux pieds, & tourné en plaisanteries toutes les pratiques de religion? Trouve-t-on dans leurs ouvrages des systêmes Epicuriens, sur la création & sur les mœurs? Ont-ils dit ou écrit quelque part, que toute moralité dans nos sentimens & dans nos actions étoit une fiction, & que notre unique règle de conduite consistoit dans la conservation personnelle, préservée de douleurs, & comblée de plaisirs? A-t-on pu recueillir de leurs principes, de leurs conséquences, ou même de tous leurs livres ensemble, que les Souverains ne sont point Législateurs, mais seulement dépositaires de la

Loi, & ſes premiers ſujets ; & qu'ils ſe mettent dans le cas d'être déjettés par la Nation dès qu'ils viennent à l'enfreindre ? Non, continueront nos Adverſaires : non, Princes ! les Prêtres & les Moines n'ont rien dit ni écrit de ſemblable ; & ſi quelque particulier a échappé quelque choſe d'approchant, quoique dans un ſens particulier, & des circonſtances reſtreintes, la multitude les déſavoue, & applaudit au châtiment éclatant qu'il a ſubi. A-t-il même occaſionné la diſſolution du Corps qui eut le malheur de l'avoir dans ſon ſein ? Les membres diſperſés ſupportent leur humiliation en ſilence.

Qu'oppoſerons-nous à tout cela ? Monſieur ! nous pourrons bien dire que les Livres modernes contenant les maximes déteſtables qu'on nous reproche, ne ſont que des Ouvrages particuliers, que tous les Philoſophes ne les ont pas ſouſcrits, ne s'en portent pas garans, n'en ſont pas les apologiſtes. Nous pourrons renvoyer nos ennemis au Dictionnaire Encyclopédique, où ſont conſignés nos vrais ſentimens, & ſoutenir qu'il ne contient rien de ſemblable aux Ouvrages tant décriés.

Mais ils ſoutiendront que ce prétendu chef-d'œuvre jette de toutes parts des corpuſcules d'impiété, que c'eſt par ce motif que l'édition en fut ſuſpendue, que nous avons feint de les corriger, pour pouvoir en continuer l'impreſſion, que cependant

elles ne ſont que palliées, ces impiétés; que nous en avons partagé les nuances, pour faire illuſion, & qu'elles ſont ſous des renvois où l'homme inſtruit ne prend pas le change. Trouvant de la réſiſtance dans les perſonnes qui avoient arrêté le torrent d'iniquités dont vous alliez inonder l'Univers, vous pliâtes, & vous promîtes de purger cet immenſe répertoire, de châtier, de changer, de retrancher, d'expliquer tous les endroits ſuſpects, à plus forte raiſon ceux qui étoient viſiblement mauvais. L'avez-vous fait ? Non : vous avez paru le faire ; & trompé par les apparences, il a fallu du temps pour reconnoître la ſupercherie. Elle vous a réuſſi, puiſqu'elle vous a valu l'édition & le débit de cette montagne de volumes entaſſés, pour faire ſur les curieux cette riche exaction dont vous ſeuls avez ſçu le produit. Il faut que tout vive ; mais avec des talens, car on ne vous en refuſe pas, ne pouviez-vous pas vivre, vous enrichir peut-être, en ſervant mieux la Religion, & votre Patrie.

Ne vous laſſez-vous point, Monſieur, d'entendre les reproches des Prêtres & des Moines? Ce n'eſt cependant pas encore fait; & puiſque nous y ſommes, je vais continuer. J'eſpère que vous penſerez comme moi, qu'il faut tout voir & tout entendre pour ſçavoir à quoi s'en tenir. Hé bien, diſent-ils, nous vous ſuppoſons moins outrés dans vos ſentimens que certains que

l'on peut appeller les enfans perdus de la guerre déclarée à la bonne éducation, à la police, aux mœurs, à la Religion. Cela suffit-il pour vous justifier? Non. En parallèle avec certains autres Philosophes qui ont franchi toutes bornes, vous serez la secte des mitigés ; en serez vous moins nuisibles aux mœurs, à la religion, à la société entière? Dispensez-moi de le dire, puisque je ne le crois pas. C'est un Moine, Monsieur, qui nous prend ici à partie, avec beaucoup de phlegme, à la vérité, mais il ne nous met pas plus à l'aise pour cela. Voici à-peu-près ses reproches

Vous ne professez pas, comme d'autres, que toute espèce de religion est une chimère ; mais vous la rendez arbitraire, vous en faites comme une affaire de géographie; vous ne dites plus que l'ame de l'homme est mortelle, mais vous donnez la spiritualité à celle de la bête, & à quelques degrés près, les voilà semblables. Vous ne combattez pas la création ; mais la cause finale de cette création, vous n'en dites mot. Vous ne rejettez pas ouvertement la révélation; mais vous y opposez des raisons que vous croyez invincibles, & vous dites froidement : nous n'approfondissons pas ce qui est au-dessus de nous. Vous ne donnez plus pour règle de conduite à chaque homme particulier, cet égoïsme révoltant qui ne connoit de plaisirs & de besoins que les siens propres. Mais vous ne rétablissez pas les

droits de chaque homme particulier ſur tous les autres hommes, du foible contre le fort, du pauvre contre le riche, du serviteur contre le maître, du client contre son juge, du ſujet à l'égard du ſouverain, du fils envers ſon père, du ſimple particulier contre tout homme qui le voit dans le beſoin, & qui lui doit, en toute rigueur, le ſecours preſſant qu'il ne peut recevoir que de lui, dans le cas où il ſe trouve.

Le Moine aggreſſeur continue, & dit : tout ce que je viens de réclamer conſtitue à peine les droits de la probité, droits d'autant plus impreſcriptibles qu'ils ſont preſcrits par la nature, contre laquelle on ne preſcrit pas, droits qui ſont tous renfermés ſous ce peu de paroles : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'autrui vous faſſe* : Mais la bienfaiſance ne trouve encore rien pour elle en tout cela, & cependant vous en faites grand étalage. Dites-moi donc : en faites-vous une vertu réellement diſtinguée de la probité ? En ce cas il y a donc des vertus ; mais s'il y a des vertus, il y a donc des vices : s'il y a des vertus & des vices, il faut des récompenſes & des châtimens. Toutes ces conſéquences naiſſent l'une de l'autre & en opèrent une encore plus inconteſtable ; c'eſt de dire que Dieu s'occupe donc de nous, & que ſi nous devons tant au prochain, à plus forte raiſon devons-nous beaucoup à Dieu, non pas qu'il ait des beſoins ; mais nos beſoins &

ſes droits conſtituent nos devoirs à ſon égard ; nous ſentons trop nos beſoins pour les déſavouer. Pouvons-nous déſavouer ſes droits? Ne ſont-ils pas une ſuite néceſſaire de la création ? Ne peut-il pas nous détruire comme il a pu nous créer ? Sans doute : hé bien, il ne nous détruit pas ; c'eſt donc une bienfaiſance continuelle de ſa part ; il pourroit détruire la terre qui nous porte, le ſoleil qui nous éclaire, les productions qui nous nourriſſent, & il les laiſſe ſubſiſter ; ainſi autant de nouveaux traits de bienfaiſance, & pour tout cela & pour mille autres choſes que je ne détaille pas. Philoſophe ingrat! tu prétends ne rien devoir à ton Dieu ! téméraire ! tu ne l'adores pas! que veux-tu donc ? le voir & l'entendre ? mais tu te moques de ceux qui diſent l'avoir vu & entendu. Ecoute-le cependant, il eſt au-dedans de toi & il y parle ; la loi naturelle, voilà ſon langage ; mais pour l'écouter fais taire tes paſſions & tes ſens, &, malgré cela, ton imagination pourra te tromper encore, te donner le change, te laiſſer indécis, te mettre dans de cruelles incertitudes ; que faire dans tous ces cas? Appeller au ſecours de la loi naturelle, la loi poſitive, la révélation : elles s'interprètent l'une par l'autre : mais il y a des Juges pour interpréter les loix & les intentions du Prince : à plus forte raiſon doit-il y en avoir pour interpréter les loix & les intentions de Dieu, & après ces interpré-

rations, quoiqu'il arrive, Dieu sera content de ta soumission.

Vous me direz, Monsieur, quoi ! toujours de la dissertation? Oui, toujours. Vous voyez cependant que nous avançons en matières. Ainsi prenons courage, & voyons la fin. Notre athlète ne s'enrhume point encore, & il continue ainsi.

Est-ce à dire que la loi naturelle soit éteinte dans tous les hommes, ou dans quelques-uns. Elle n'est éteinte dans qui que ce soit. Mais elle ne parle que seul-à-seul : & combien d'hommes ne sont jamais seuls, lors même qu'ils ne sont avec personne? Idées prises dans le monde, projets conçus en particulier, passions de faveur, & moyens de les satisfaire ; cela, & mille autres choses encore, entretiennent un bruit confus qui étouffe la loi naturelle ; & pour se faire entendre, il lui faut le secours de la révélation. La voix en est plus forte, parce qu'elle parle aux sens, à l'aide du Prophète qui la reçoit de Dieu, ou du Prêtre, qui la puise dans les Livres saints. Dans les premiers temps, quelques hommes extraordinaires furent une révélation verbale. Plus avant dans les siècles, les Prophètes parlèrent d'abord au peuple, & écrivirent ce que leur communiquoit le Seigneur. Cette barrière étant encore trop foible contre l'erreur & le paganisme ; le Verbe de Dieu arriva sans appareil & sans éclat. Sous l'accoutrement

d'un mortel ordinaire, tu l'eus dédaigné, philoſophe qui m'écoute! Mais en le voyant maîtriſer les eſprits, les cœurs, les élémens, toute la nature, qu'aurois-tu dit? Ce que dirent alors des gens auſſi curieux, & plus inſtruits que tu ne peux l'être. Hé bien! ils le reconnurent pour le fils de Dieu: ſon hiſtoire en fait foi, & les monumens qui en reſtent, malgré tous les efforts de la malice humaine, ne te permettent pas d'en douter: la propagation de ſa Religion fait époque, & la ſera toujours. Tu mépriſes également le paganiſme & l'héréſie, & tu fais bien; mais tu n'es rien, & il faut être quelque choſe. Qui eſt-ce qui te le dit? Ce n'eſt plus un Prêtre ni un Moine: qui donc? Toute la nature, tous les pays, tous les âges, le ciel, la terre, tous les élémens: par-tout où il y a des hommes, il y a un culte, des cérémonies, une religion quelconque. Depuis l'origine du monde juſqu'à ce jour, on a reconnu un premier Etre, & on lui a rendu des hommages; parmi les fauſſes Divinités mêmes, il y eut toujours un Jupiter. La nature de l'Etre créateur fut ſouvent mal connue, ainſi que la qualité de ſon culte: mais l'erreur même, & le faux culte, t'accuſent, toi, qui refuſe de le reconnoître, ou de lui rendre des hommages. O philoſophe, qui que tu ſois, ceſſe donc de dire: je ne ſuis rien. Sois quelque choſe: trop de voix te le diſent, pour que tu oſes ré-

ſiſter plus long-temps. Et que faut-il que tu ſois? Homme d'abord, citoyen enſuite, enfin chrétien. Homme, tu as des droits ſur tes ſemblables, & ils en ont ſur toi; ce que tu feras pour eux, voilà la règle & la meſure de ce que tu peux en exiger. Citoyen, tu es membre de la ſociété, tu es enfant de la grande famille; mais tu n'es qu'un, & elle en a ſans nombre. Eſt-ce donc à toi de lui donner le ton, ou de réſiſter à ce qu'elle te donne? Dans les deux cas tu l'outrages. Chrétien, tu feras, aux jours marqués, & tous les jours, ſi tu le veux, ce que tous les jours, ſi tu le peux, tu fais à l'audience de ton Prince: au temple élevé à la gloire de ton Dieu, & ailleurs encore, tu lui feras hommage de tout ce que tu as, de tout ce que tu es & de tout ce que tu dois être. En le remerciant du paſſé, tu lui offriras le préſent, & tu eſpéreras l'avenir. Tu me répons ſous cape: Pour qui paſſerois-je? Tu paſſerois, ingrat, tu paſſerois pour chrétien. Le parallèle de ton Dieu & de ton Prince fait-il injure à ce dernier? Trop heureux d'emprunter de lui l'autorité qu'il exerce, il eſt l'image, & ton Dieu la réalité. Prends donc garde, prends garde qu'en excluant ton Dieu de tes hommages, pour les réunir tous aux pieds d'un mortel, tu demeures en chemin, tu n'arrives pas juſqu'au terme de la véritable adoration, tu te trouves idolâtre ſans y penſer. Et tu dis encore! pour

qui passerois-je? Passe pour ce que tu voudras : mais souviens-toi que les choses sont ainsi, que tu veuilles ou que tu ne veuilles pas, elles seront toujours de même ; & qu'en mourant tu voudrois avoir mieux vécu.

Je me trouve atterré, Monsieur, je ne puis plus le dissimuler, par une tirade aussi longue & aussi pressante que celle-ci. Je rappelle ma philosophie à mon secours : & elle n'y revient pas, ou trop foiblement, pour me rassurer. Mon imagination est en proie à un million d'idées, & mon cœur à une crainte qui le serre jusqu'à la langueur. La multitude, la force, l'enchaînement des raisons, dont on vient de m'accabler, me font pencher pour l'ancienne Religion, & si je n'étois retenu par la honte, dans les dispositions où je me trouve, je ne serois plus philosophe qu'à la vieille mode. J'aimerois la sagesse, & je la chercherois ; mais ce ne seroit plus dans une acatalepsie, également frivole & ridicule. Vivre incertain, & mourir dans le doute ; quelle situation ! Nos oracles mêmes chancelent, lorsqu'on les interroge. Quels oracles ! Je les aimerois mieux muets. Ceux de l'ancienne Religion n'hésitent point, & leur ton d'assurance me prouve qu'ils sont persuadés : je le suis moi-même, & je ne suspens plus mon abjuration du parti, que pour vous entendre. Lorsque vous aurez lu, relu, médité ma lettre, vous serez en état de me décider irrévocablement.

Je n'avois vu, comme porte le proverbe, la médaille que d'un côté : mais, en la voyant de l'autre, je me trouve bien différent de moi-même Lorſque je commençai de vous écrire, j'étois comme Saul de Damas, quand il alloit demander aux chefs de la Synagogue permiſſion de perſécuter les premiers chrétiens : mais auſſi, dans le cours de ma lettre, j'ai changé de ſentiment à l'égard des Prêtres & des Moines, comme Saul en changea à l'égard des premiers chrétiens. A meſure que j'ai vu de près, & un peu en détail, le fond de leurs raiſons & la ſuperficie des nôtres, je me ſuis dépris, ſans le vouloir, de nos ſentimens & de nos maximes, tant eſt forte la vérité, quand elle a le temps de tranſpirer.

Ces gens-là, me ſuis-je dit à moi-même, ont d'abord la poſſeſſion pour eux. Leur Religion eſt très-ancienne, pour ne pas dire auſſi ancienne que le monde, puiſqu'elle a toujours eu des partiſans, qu'elle a ſubſiſté, s'eſt accrue, eſt devenue la dominante, & ſe ſoutient, malgré tous les coups qu'on lui porte, tandis que les ſectes de toute eſpèce ſe détruiſent mutuellement. Une poſſeſſion d'environ ſix mille ans eſt un beau titre : & ſi cette Religion n'étoit que l'ouvrage des hommes, certainement elle ne ſubſiſteroit plus.

Cependant nous venons la décrier comme ſi elle ne faiſoit que de naître, comme

ſi elle n'étoit qu'un amas de fictions, comme ſi ce n'étoit pas un ſyſtême tellement lié, tellement cohérent, qu'on ne peut en détacher une pièce, ſans tout détruire. Nous la décrions : nous ſemblons avoir entrepris de la détruire ; & que prétendons-nous mettre en place ? Rien. Le vuide & l'égoïſme ; voilà l'état affreux où nous voudrions réduire la ſociété. Cela ne reſſemble à rien : la tentative eſt également vaine & téméraire. D'ailleurs nous jettons, ſur nos deſſeins pervers, un prétexte plus pervers encore, qui eſt d'affranchir les hommes du joug de la Religion, en leur diſant qu'une partie eſt inutile, & l'autre contre les droits de la nature. Hé ! qu'y a-t-il donc d'inutile ? En quoi bleſſe-t-elle donc les droits de la nature ? Quels torts fait donc aux hommes, pris en corps ou ſéparément, cette ancienne Religion ? Elle condamne les penchans : non. Elle les règle. Hé ! que ſeroit-ce, s'ils n'étoient ni gênés ni réglés ? Ils nous armeroient les uns contre les autres : ils feroient périr ceux qui voudroient les aſſouvir. Interrogeons ces ſexagénaires de vingt ans, ces vieillards de trente : ils étoient philoſophes, du moins ils en admiroient les maximes, ils en relevoient les prérogatives. L'ancienne Religion captive l'eſprit : non. Elle le borne à ce qu'il peut comprendre, à ce qu'il lui convient de ſçavoir, pour ſe bien conduire. Le ſurplus lui eſt pro-

mis : la connoiſſance lui en ſera accordée dans l'autre vie : mais, pour eſpérer, il faut croire. Et qui ne croit pas l'autre vie n'eſpère rien. Il a donc tout ce qu'il peut avoir, du moins il le croit ainſi. Mais qu'a-t-il? Un aſſouviſſement momentané dans ſes plaiſirs, un déſeſpoir affreux dans ſes diſgraces : à travers les uns & les autres de cuiſans remords. La continuité des plaiſirs mine ſon corps : celle des diſgraces affoiblit ſon eſprit : celle des remords flétrit ſon cœur. Ah! la Religion ſeule peut lui donner le remède ſpécifique pour chacun de ſes maux. S'il a pour ami un bon chrétien, qu'il le conſulte : ſon avis ne doit pas lui être ſuſpect. Homme mécréant! écoute - moi : c'eſt moi qui ſuis ton ami ſincère. Si tu fais le bien, tu auras la paix avec toi - même, avec ton Dieu & ton prochain ; au lieu que ſi tu fais le mal, tu ſeras rongé de regrets, dévoré de remords. Qu'eſt-ce que cela? C'eſt que tu portes au-dedans de toi-même le témoin incorruptible qui te reproche, ou qui t'applaudit, ſuivant que tu le mérites : & c'eſt la Religion qui t'apprend ce que tu dois faire ou ne pas faire. Elle va, comme ton cœur, toujours au-delà du temps. Ton cœur, par ſes deſirs, & la Religion, par ſes promeſſes. La loi, ton cœur & la Religion t'entraînent donc vers l'avenir, & là où eſt la pente, là même eſt le centre. N'y réſiſte donc plus : tes efforts ſeroient

vains & ta philoſophie en défaut.

Oui, Monſieur, c'eſt ſous la dictée de ma conſcience que je vous écris ces dernières réflexions; & ce ſont les raiſons des Prêtres & des Moines, qui me les ont fait naître. J'en ſuis là, & je n'attends plus que votre réponſe pour conſommer mon retour à l'ancienne Religion. Je me flatte même que je ſerai ſon Apôtre, & vous, ma première conquête. Je me trouve atterré, Monſieur, je ne puis plus le diſſimuler, par une tirade auſſi longue & auſſi preſſante que celle-ci.

LETTRE en forme de réponſe d'un Philoſophe à ſon ami.

MONSIEUR,

Quel changement! qu'en diront nos Confrères & nos Partiſans? Vous êtes conſidéré comme une des colonnes de l'édifice philoſophique, & vous vous retirez! Eſt-ce poltronnerie, trahiſon ou ambition de votre part? Vous ſerez taxé de tous les trois. On dira d'abord: quelle lâcheté, de craindre des Prêtres & des Moines! Que nous peuvent leurs déclamations & leurs livres? Vainement ſe flattent-ils, qu'en rejettant leurs décadences ſur les Philoſophes modernes, ils gagneront la médiation des Evêques, la recommandation des Grands,

la protection des Princes ; tout ce qu'ils peuvent en espérer, c'est de reculer leur chûte, & de s'éteindre plus lentement. A supposer tout ce qu'ils se promettent, que les Seigneurs Evêques s'intéresseront pour eux, que les Grands parleront en leur faveur, que les Princes se désisteront de leur destruction, nos discours & nos livres les feront périr de consomption, parce que les jeunes gens nous écouteront, & nous liront toujours avec plaisir, & qu'en favorisant leurs penchans, nous sommes assurés d'éterniser le mépris des Prêtres, des Moines sur-tout.

On vous accusera encore de trahison. Se retirer ainsi brusquement d'un parti, dira-t-on, pour se jetter dans le parti contraire; après avoir abjuré ce premier parti, pour entrer dans celui de la philosophie, quitter celui de la philosophie pour retourner à celui de la Religion, c'est inconstance ou trahison, & peut-être tous les deux. Un tel homme mérite-t-il mieux la confiance des Chrétiens que celle des Philosophes ? On peut bien le comparer à un amphibie, indifférent pour la terre & pour l'eau, pour un parti comme pour un autre, prêt à changer, par méchanceté ou par fantaisie, qu'importe : c'est un être neutre ; il ne tient à rien.

Vous n'échapperez pas plus aux reproches d'être ambitieux. C'est sans doute la cupidité qui le promène, dira-t-on ; en

ſuivant de près ſes démarches, on le reconnoîtroit, ſans doute, pour un adorateur de la fortune ; on obſerveroit ſes vues intéreſſées. Comme on lui connoît du reſſort pour former des projets, & du nerf pour les entreprendre, on aura fait luire à ſes yeux l'appas d'un mieux-être, dans l'Egliſe ou dans l'Etat, & il a ſans doute donné dans le piège.

Qu'il ſe retire donc, & qu'on ne le regrette plus. Un lâche ne mérite les regrets de perſonne. Un traître ne doit point trouver de rang dans une ſociété dont la probité fait la baſe. Qu'on ne donne point le nom de philoſophe à un homme ſuſceptible d'ambition.

Voilà, Monſieur, ce qu'on va débiter ſur votre compte, dès que vous aurez franchi le pas que vous projettez. Je vous en avertis, afin que vous vous y attendiez, & que vous n'en ſoyez ni ſurpris, ni déconcerté, lorſqu'il vous reviendra de pareils propos. Eſt-ce à dire que je m'oppoſe à votre projet ? Non ; je ſuis d'abord trop partiſan de la liberté, pour vous gêner ſur le parti que vous avez à prendre ; & je ne vous ai pas encore dit ce que je ferai moi-même. Si c'étoit l'amitié qui dût en décider, je n'héſiterois pas. Je vous l'ai jurée pour la vie ; la mort ſeule ſera capable de nous ſéparer. Vous me faites part de vos réflexions, avec une ſincérité qui me confirme les proteſtations d'attache-

ment

ment & de confiance que vous m'avez faites tant de fois, & je m'en rappelle d'autres traits encore avec la plus vive satisfaction.

Vous voilà l'Apôtre de l'ancienne Religion, & vous vous flattez que je serai votre première conquête! Cependant vous renvoyez, à mon avis, une résolution encore secrète. Mais si je veux être votre conquête, ce n'est plus mon avis que vous suivrez ; c'est moi qui suivrai le vôtre ; & si je ne veux pas être votre conquête, il faut que votre résolution n'entre pas dans ma façon de penser. Faudra-t-il, pour cela, nous brouiller ensemble ? Non ; mais l'un de nous sera Philosophe, & l'autre Chrétien. Si c'étoit ici une affaire d'opinion, vous pourriez avoir la vôtre, & moi la mienne, sans conséquence : mais en fait de Religion, il faut tout un, ou tout autre. Ainsi, ou je serai Chrétien avec vous, ou je demeurerai ce que je suis ; & pour lors, notre amitié ne portera plus que sur des fondemens humains ; que dans une bonne volonté réciproque à nous obliger.

Lorsque vous débutiez, dans votre lettre, par une déclaration de haine bien caractérisée, contre les Prêtres & les Moines, uniquement parce qu'ils ne sont pas Philosophes, vous étiez singulièrement intolérant, tandis que les Philosophes, toutefois, font un crime aux uns & aux autres de l'intolérance. Ainsi est-on souvent en con-

tradiction avec soi-même.

Que j'adopte donc votre sentiment, ou que je ne l'adopte pas, je vous aimerai, assuré du retour; mais en cas que je ne l'adopte pas, nous serons comme d'honnêtes plaideurs, qui se respectent mutuellement, & qui emploient tout leur zèle au soutien de leur cause; nous ferons alternativement le rôle de combattre & de défendre: mais point de personnalités, sinon l'humeur s'en mêlera immanquablement.

Vous avez donc vu les raisons des deux partis; vous les avez pesées au poids du Sanctuaire, & celles de la Religion prévalent aujourd'hui: aussi ne parlez-vous plus des Prêtres & des Moines, comme auparavant. Ils n'ont cependant changé ni d'habits, ni de mœurs, ni de sentimens, ni même de langage. Toute la différence est donc de votre côté. Pourquoi? C'est que vous confondiez leurs personnes avec la cause de la Religion qu'ils soutiennent. Vous m'aviez même insinué qu'il falloit avoir l'air de n'en vouloir qu'aux Moines, pour n'avoir pas contre nous les Prêtres & les Evêques, qui ont du crédit, qui pourroient sonner le tocsin parmi les peuples, & traduire les Philosophes jusqu'aux Tribunaux des Souverains, comme gens dangereux, capables d'inspirer la révolte, dans les familles, dans les Corps, dans le Gouvernement.

Dans le préjugé où vous étiez alors,

cette précaution étoit prudente, parce qu'on ſuccombe quand on attaque tout à la fois une groſſe armée, au lieu qu'on peut la ruiner en détail, ſi on peut la diviſer, la mettre par pelotons. Mais on a pénétré dans nos intentions; & comme les Philoſophes, quoique peu d'accord dans les ſentimens, s'accordent contre la Religion, à plus forte raiſon, Prêtres, Moines & Evêques, doivent-ils faire cauſe commune pour la défendre. On ne doute plus que les projets de ſuppreſſion formés contre les Moines, ſous titre de réforme, ont été conçus, répandus, colorés de prétextes, appuyés de raiſons futiles, mais apparentes, par les Philoſophes; mais s'il y en a dans toutes les conditions, la Religion y trouve auſſi ſes ſoutiens, & c'eſt à ce titre que le Clergé ſéculier s'intéreſſe aujourd'hui pour le Clergé régulier. Ce ſont les deux bras de l'égliſe, dit-on; quand le Clergé régulier tombera, elle perdra du moins ſon bras gauche, & le bras droit ne ſent bien ſa perte, que quand il ne l'a plus.

Je ſuis encore à deviner comment nous avions pu concilier nos maximes de probité; car je ne parle pas de la bienfaiſance avec le projet de perdre tous ces gens-là. Ce n'eſt point ici le cas de pratiquer la maxime d'Helvétius, de tout ſacrifier au plaiſir perſonnel, ou ce ne ſeroit qu'un plaiſir malin, qu'une ſatisfaction cruelle, qui ne s'accorde ni avec la bienfaiſance, ni avec la pro-

bité, ni même avec la tolérance. Lorsque je faisois ces observations, nos Philosophes me disoient : quoi! vous allez contre la gloire & la propagation de la philosophie! Tâchons de glorifier notre philosophie, leur répondois-je ; donnons-lui de l'étendue, je ne m'y oppose pas ; mais travaillons sourdement à la chûte du Clergé régulier d'abord, & ensuite nous aviserons des moyens contre le Clergé séculier. Il faut que toute l'église succombe, afin que sa ruine entraîne celle de la Religion. Dis-moi donc, ô probité! est-ce toi qui donnes de tels avis ? Et toi, ô bienfaisance! comment t'accordes-tu avec de pareilles résolutions? Et vous tous, Messieurs les Philosophes, vous vous plaignez de l'intolérance des Prêtres & des Moines : vous vous en plaignez ; & loin de les tolérer, vous voulez les détruire. Quel mal vous ont-ils fait? Ils sont l'appui de l'église, & le rempart de la Religion : voilà leur crime. Est-ce donc là un crime à tes yeux, ô précieuse probité! Les Prêtres & les Moines te réclameront, & tu diras, que les Philosophes font bien de les décrier, de taxer les uns de fainéans, & les autres d'ambitieux. Non, tu ne le diras pas : tu rends justice à tout le monde, & tu sçais que les Philosophes n'ont aucune inspection sur les Prêtres & les Moines. Ces Prêtres & ces Moines sont des hommes ; l'humanité parle en leur faveur. Ce sont des citoyens ; ils ont droit à

la protection de la Société. Ils sont sujets du Prince; qu'il leur commande, ils obéiront; mais si on les vexe, qu'il les soutienne. Comme l'équité est toujours assise sur le trône, à côté de lui, ne prêtera-t-il pas une oreille favorable à leurs représentations pour démasquer les motifs de leurs ennemis, en remettant sous ses yeux les services qu'ils ont rendus, ceux qu'ils rendent, & ceux qu'ils rendront, si l'autorité continue d'étayer leur existence? Oui, il le fera. Il l'a fait dans tous les temps; il en connoît la justice & l'avantage.

Tel est, Monsieur, le langage de la probité, parce qu'elle ne fait acception de personne, & qu'elle prescrit, pour les Prêtres & les Moines, au moins les mêmes égards que pour le commun des hommes. Et qu'en pense la Bienfaisance? Elle dit qu'on l'opprime dans leurs personnes, par tout le mal qu'on leur fait, parce que sa destinée n'est que de faire du bien. Que fais-je parmi vous, dit-elle aux Philosophes conjurés contre les deux Clergés? Le Créateur m'a envoyée sur la terre pour faire du bien à tous sans exception; & je le ferois, si je n'étois point traversée dans mes desseins; car j'ai ma place dans tous les cœurs, & je les rends foncièrement bons. Mais parmi beaucoup de passions qui m'entourent, celle qui me nuit le plus, c'est l'Orgueil : elle fait le mal, pour rendre le mal qu'on lui fait.

Elle le fait encore plus ſouvent pour le bien qu'on ne lui devoit pas, & qu'elle exigeoit. Elle le fait auſſi très-ſouvent pour écarter les obſtacles à ſes projets. Que les Prêtres & les Moines ſoient tous des chiens muets; qu'ils livrent l'Egliſe, la Religion, les mœurs, à la merci de la Philoſophie moderne, les Philoſophes les laiſſeront tranquilles. Mais ces Prêtres & ces Moines ſe plaignent en public & en particulier, de paroles & par écrits, de la décadence ſenſible de la religion, des mœurs, de l'attachement qu'avoient ci-devant les fidèles à l'Egliſe & au culte divin : ils s'en plaignent, ils en accuſent les livres modernes. Dès-lors les Auteurs de ces Livres, & leurs amateurs, ne voyent plus dans ces Prêtres & ces Moines, que des gens inutiles, livrés à la molleſſe, onéreux à la ſociété, dignes de l'animadverſion des Grands & du peuple, faits pour être proſcrits, leurs corps diſſous, & leurs biens convertis en de meilleurs uſages. Auſſi les brocards de toute eſpèce leur ſont-ils prodigués dans les converſations & les écrits de tout ce qu'on appelle gens à la mode : & on a cru voir le moment où tous les vœux philoſophiques alloient être couronnés, du moins pour la moitié de ce qui en fait l'objet, par l'anéantiſſement de tout le corps monaſtique. Ce plan de deſtruction bien minuté, les prétextes adroitement colorés, les meſures bien priſes, les

coups bien portés, tout cela ne laiſſoit plus douter d'un ſuccès complet. Mais ces Prêtres & ces Moines reconnoiſſent une Providence; & dans leur criſe, ils y comptoient même plus qu'à l'ordinaire : & ils avoient raiſon, ſous le regne d'un Prince qui a pour deviſe : *né pour le bonheur de tous.*

Ainſi, Monſieur, ainſi m'a parlé la Bienfaiſance : & je vous avoue que je me ſuis trouvé à bout. La Probité & la Bienfaiſance, les deux ſeules vertus dont on faſſe mention parmi nous, ſe préſentoient à moi tour-à-tour, renouvellant leurs plaintes, reclamant leurs droits. Et je ne vous diſſimule pas qu'elle me donnoit de fréquens & de violens remords, & ſur notre témérité, & ſur notre mauvaiſe foi. Quoi donc! me diſoit ma conſcience, vous mettez, pour baſe de vos maximes, celles de la Probité & de la Bienfaiſance; & vous y manquez dès le principe! Vous y manquez à l'égard de tous les états & de tous les hommes, puiſque vous jettez l'anarchie par-tout. Un enfant philoſophe ſera-t-il bon fils envers un père qui n'eſt pas philoſophe? Il mépriſera ſes avis, ſes corrections, ſa perſonne, parce que tout cela ne s'accordera ni avec ſes ſentimens, ni avec les maximes de ſa Philoſophie. Et ce qu'eſt un enfant philoſophe à l'égard d'un père chrétien, le ſerviteur ne l'eſt-il pas à l'égard de ſon maître, le ſubordonné à l'égard de ſon Supérieur, le ſujet à l'égard de ſon

Prince. Changeons l'état de la question. C'est le père, c'est le maître, c'est le Supérieur, c'est le Souverain, qui sont Philosophes; & l'enfant, le serviteur, le subordonné, le sujet ne le sont pas. Comment seront-ils conduits? Selon les principes philosophiques, me dira-t-on. Mais les principes philosophiques s'accordent-ils avec les principes chrétiens? Rarement : presque toujours ils se trouvent diamétralement opposés entr'eux. Et dans tous cas d'opposition, qui cédera? Personne, parce que personne ne s'y croira tenu. Le Chrétien dira que dans la concurrence, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : & il ne seroit plus chrétien, s'il parloit autrement. Le Philosophe dira : je ne puis déférer aux maximes des Chrétiens, sans abjurer ma philosophie : & je veux continuer d'être Philosophe. Où sera donc le fondement de l'autorité légitime & de la subordination raisonnable? N'en cherchons plus : Jean de Prades a prononcé l'anarchie, quand il a dit que le droit le plus fort est en même-temps le plus équitable. (*Illud jus dicitur æquius, quia validius*), c'est-à-dire, que, selon ce célèbre Philosophe, si le subordonné est le plus fort, c'est lui qui a raison contre son chef : il le tue; preuve de son droit.

La voilà, la voilà, cette anarchie, seule capable de faire frémir tout le monde : & c'en est bien plus qu'il n'en faut pour

faire déteſter notre philoſophie. Ces conſéquences m'ont frappé, il y a long-temps, & je ne m'en ſuis pas diſſimulé les ſuites. Mais je me trouvois engagé, j'avois donné parole : on avoit diſtribué les matières, celles qui m'étoient échues me faiſoient plaiſir. J'étois jeune, je ſentois bouillir mon cœur du deſir de paroître, & mon imagination, groſſe d'une foule d'idées dont elle eût voulu accoucher tout-à-la-fois. Je rejettai donc mes inquiétudes ſur l'avenir, comme des paſſages de mélancolie ; je m'accuſai de lâcheté, je me reprochai une trahiſon que je n'avois pas commiſe envers mes aſſociés : à mes yeux, mes remords étoient des infidélités à leur égard: Auſſi ne communiquai-je à perſonne de ſi cruelles alternatives : je les ſoutins, comme je pus, dans le ſilence. J'entrepris cependant de me ranimer, & de montrer une ardeur que je n'avois guère : & pour cela, je me repréſentai la poſition d'un ſoldat prêt à monter à l'aſſaut, qui ſe trouve forcé de faire contre fortune bon cœur, qui friſſonne de peur, & qui en anime d'autres moins peureux que lui. C'eſt qu'alors la vanité me dominoit, & qu'en homme ſans expérience, je confondois la fanfaronade avec le point d'honneur....

Un jour néanmoins que je me trouvai plus rêveur qu'à l'ordinaire, & que ma mélancolie avoit, pour moi, je ne ſais quels charmes, je me fis annoncer comme

abſent, en cas que je fuſſe demandé; je m'enfermai dans mon appartement, & je me demandai ſérieuſement à moi-même : la Philoſophie moderne eſt-elle le malheur de l'humanité ? Eſt-elle ſon bonheur ? Elle eſt le fléau de la religion : ne l'eſt-elle pas auſſi de la ſociété ? Elle attaque toute l'Egliſe : n'attaque-t-elle pas auſſi tous les autres Etats ? Elle lâche la bride aux penchans : n'eſt-ce pas détruire les productions de la nature, & l'empêcher d'en opérer d'autres ? Elle ſe flatte de rendre à l'homme ſa liberté : n'eſt-ce point aggraver le joug dont il ſe plaint ? Qu'elle abaiſſe l'homme juſqu'aux brutes, ou qu'elle élève les brutes juſqu'à l'homme, n'eſt-ce point l'avilir également ? Ou, ſi elle y met une différence, qu'elle lui laiſſe donc la prérogative d'uſer de cette vie, comme devant en avoir une autre. Ce grouppe d'idées me frappa : & quoique nous nous en ſoyons déja dit quelque choſe, vous dans le cours de votre lettre, & moi dans les commencemens de la mienne, je vais, Monſieur, vous récapituler les raiſonnemens que je fis ſur chaque article particulier.

I. Le Philoſophe moderne prend ſon vol au-deſſus de toute eſpèce d'inſtitution, & franchit, comme l'aigle qui perce les nues, tout ce qui pourroit former obſtacle à ſes vues : c'eſt de reconduire l'homme au pur état de la nature, de façon que nos diſciples doivent oublier tout ce qu'ils ſça-

vent, ou ne s'en ſouvenir que pour le combattre. Chacun d'eux doit ſe regarder comme étant ſeul dans l'univers, & ſe dire : comme je me dois à moi-même, avant que de me devoir aux autres, tout ce que contient l'univers m'eſt dévoué : j'en puis employer tout ce que je voudrai à m'exempter de la peine, & à me procurer du plaiſir, avant que la probité ait rien à me reprocher, ou la Bienfaiſance à ſe plaindre de moi. Tout ce qu'il y a, c'eſt que j'aurai tort, lorſque je me trouverai en concurrence avec quelqu'un plus fort que moi, puiſque je ne connois d'autre droit que celui du plus fort. V. p. 6.

Voilà le monde philoſophique : s'il ne peut pas exiſter, c'eſt une chimère que nous tâchons de dorer pour la faire admirer des ſots ; nous reſſemblons à des montreurs de lanternes magiques qui donnent une réalité momentanée à de ſimples peintures, à la faveur de quelques phoſphores bien ménagés. Mais ſuppoſons-le exiſtant, ce monde philoſophique : allons, tous les hommes ſont Philoſophes, c'eſt-à-dire, ne croient rien, ne craignent rien, ne ſçavent rien que l'étendue ſans borne d'un droit imaginaire ſur tout ce qui les flatte : ainſi point de religion, puiſqu'ils ne ſont obligés de croire que ce qui tombe ſous leurs ſens. Point de ſubordination, puiſque la force majeure eſt le ſeul titre de ſupériorité qu'un homme doive exercer ſur un

autre homme. Point de justice administrée, puisque le plus fort a toujours droit, & le plus foible toujours tort. Point de morale, puisque chaque homme est à soi-même sa règle & son guide. *Vide suprà.*

Au moyen de semblables maximes, comment se confieront à leurs domestiques les maîtres & maîtresses? Quelle éducation oseront donner à leurs enfans les pères & mères? Comment se conduiront les Souverains eux-mêmes? Toujours sur la défiance, ou ils ne donneront leurs ordres que les armes à la main, ou ils devront quitter le trône. Hé! qui est-ce qui voudroit y demeurer, aux conditions de Roussèau? V. son Livre du triple contrat.

Mais des milliards d'hommes répandus sur la face de la terre, sans subordination des uns aux autres, sans chef qui commande, & sans sujets qui obéissent, sans autre hommage à l'Etre-suprême qu'une croyance stérile qu'il existe; que nous sommes des marionnettes pour l'amuser, & que notre ame s'éteint avec notre dernier souffle. Ah! Philosophes! Philosophes! C'en est trop: & le monde ne prendra jamais le train que vous voulez lui donner. Malgré vos longs préparatifs, la multitude des ouvriers, & le charme dont vous avez cru fasciner les yeux à tous les hommes, vous n'avez fait & vous ne ferez jamais qu'un monde idéal. Il étoit dans vos têtes: vous l'avez fait passer dans vos livres: & vous prétendez

que des livres il paſſera & peuplera la terre ? non : il n'en ſera rien ; & pour vous le prouver, on devroit vous réunir, rechercher tous vos livres, vous les brûler ſous le nez, pour faire rentrer en fumée dans vos cerveaux creux, toutes les idées inouies que vous en avez tirées.

Vous avez cependant prétendu faire ſon bonheur : mais en quoi ; & comment? Les Philoſophes répondent : nous mettons à l'aiſe tous les penchans, nous favoriſons toutes les paſſions, nous délivrons l'homme de toute contrainte, nous permettons à tout le monde l'uſage plein & entier de ſes ſens, nous accordons, ſans reſtriction, la jouiſſance du préſent, ſans regret ſur le paſſé, & ſans crainte ſur l'avenir. Quel tableau ! O mes confrères ! Quel portrait de la félicité ! Mais c'eſt la félicité des bêtes : prétendez-vous que c'eſt auſſi celle des hommes? Et quand ce ſeroit celle des individus, ſeroit-ce celle de l'humanité, de la ſociété, de la nature même ? Hélas ! ce n'eſt pas même celle des bêtes, puiſque la nature modère leurs paſſions, en règle, pour ainſi dire, l'effort ſur celui des ſaiſons, pour remplacer, par de nouvelles productions, celles que l'année précédente a détruites. Et ſi l'effervefcence de la nature reparoît plus ſouvent dans certaines eſpèces, c'eſt qu'elles ont une vie plus courte, ou qu'elles ſervent d'aliment à l'homme, ou qu'elles lui ſont utiles pour d'autres uſages, ou enfin

qu'elles ſont dévorées par d'autres. Mais il n'y a aucune de ces exceptions à l'égard de l'homme : & le Philoſophe oſe lui dire : homme, ſuis tes penchans, ne te refuſes point à ce qu'ils te demandent : tu n'es en ce monde que pour les ſatisfaire : il n'y a là-deſſus ni règle, ni temps, ni ſaiſon à conſulter. Ce ſeroit donc là la félicité des individus ! Mais quelle félicité ! Philoſophe ! Tu égorges tes diſciples, ou tu les empoiſonnes, ſous prétexte de les rendre heureux. Ignore-tu donc que toutes les paſſions, ſur-tout le penchant à la volupté, s'irritent par l'uſage, qu'il faut le modérer ou périr ? Voilà donc contre toi, les bêtes, les hommes, la ſociété, l'humanité même toute entière : & malheur à tous, ſi tu réuſſiſſois à les convaincre par tes conſeils.

Accablé ſous le poids de ces réflexions, Monſieur & mon bon ami, j'en rougis, j'en pâlis, j'en friſſonnai ; quoique ſeul, & vis-à-vis de moi-même, je tenois encore au parti philoſophique ; & je ne voyois qu'à regret s'évanouir le ſpécieux des raiſons qui m'avoient ébloui & fait rechercher l'amitié des chefs du parti. Je repris cœur néanmoins, & pourſuivant mes réflexions, j'examinai ſi notre Philoſophie eſt réellement le fléau de la Religion ; & en cas qu'elle le ſoit, ſi elle eſt auſſi celui de la ſociété ? Elle eſt le fléau de la Religion, nous ne pouvons en diſconvenir, puiſqu'à chacune de ſes maximes

nous oppoſons une maxime contraire, ou plutôt, d'un ſeul mot nous tranchons ; & par ce ſeul mot nous mettons à l'aiſe tous ceux qui ont le courage de l'adopter. Mais la deſtruction de cette religion eſt-elle donc un mal? Si cette religion eſt un bien, ſa deſtruction eſt évidemment un mal, & un mal d'autant plus grand, que cette religion ſeroit un plus grand bien. Le problême, ſi c'en eſt un, n'eſt pas indifférent ; c'eſt à la ſociété de le réſoudre.

II. Une Société dont tous les membres s'accorderoient ſur l'exiſtence du Créateur, & ſur les hommages qu'on lui doit, croiroient à l'Evangile, & en pratiqueroient les maximes ; ſe réuniroient, dans les temps preſcrits, pour louer Dieu, & le prier, participeroient aux myſtères, & ſeroient unanimes dans la foi & les mœurs ; ſe ſoulageroient, dans tous les cas, & ne ſe feroient jamais de mal ; une telle ſociété ſeroit aſſurément l'aſyle de la paix, la demeure des vertus, le ſéjour du bonheur : & ſi nous demandions à tous ceux qui la compoſent : êtes-vous heureux? Héſiteroient-ils de répondre? Oui ; nous le ſommes. Mais ſi je retranche de cette ſociété la foi du Créateur, ou ſi le croyant, je lui refuſe tout hommage : ſi je regarde l'Evangile comme une fiction & ſon auteur comme un impoſteur : ſi je me moque de ceux qui fréquentent les lieux deſtinés à louer & à prier le Seigneur : ſi les

myſtères que célèbre l'Égliſe, ne ſont, à mes yeux, que des ſimagrées, pour amuſer les ignorans : ſi les mœurs ſont arbitraires, & que je puiſſe impunément fouler aux pieds les loix divines, eccléſiaſtiques & civiles : ſi je prétends exiger plus de ſervices & d'égards, que je n'en rends à tout le monde : tout cela retranché de la ſociété, que reſtera-t-il ? Où ſont ſes membres ? Où ſont les nœuds pour les unir ? Ne ſçait-on pas que l'intérêt diviſe au lieu d'unir ; que ce qui fait le plaiſir de l'un, fait l'ennui de l'autre ? Que me reſtera-t-il donc ? Je le répète, une troupe d'hommes plus iſolés les uns des autres, qu'une bergerie de chèvres ou de moutons répandus dans une campagne deſtinée à les nourrir. Le parallèle des deux Sociétés réſout donc, contre moi, le problême de ſçavoir ſi la religion eſt un bien, & ſi la ſociété peut ſubſiſter ſans religion. Il eſt vrai que les beſoins rapprochent les hommes; mais auſſi l'intérêt les diviſe ; & cela ne forme point de liens durables. Et puiſque les diviſions ſont le poiſon du bonheur, cherchons-le où règne l'union. La religion ne donne pas toujours une paix parfaite : eſt-ce ſa faute ? C'eſt celle des hommes infidèles à ſes conſeils.

III. Qui eſt-ce qui peut donc s'accommoder de la Philoſophie moderne ? Seroit-ce l'Egliſe ou quelques-uns des autres états de la Société ? Je n'ai pas lieu de

m'y

m'y attendre, puiſque plus j'avance en recherches, plus je prouve contre moi.

Le mot d'Egliſe ſignifie aſſemblée : en ce ſens toute aſſemblée, fondée ſur la même croyance, la même légiſlation, le même culte & les mêmes uſages, ſeroit Egliſe. Ainſi dit-on : l'Egliſe Latine & l'Egliſe Grecque, ſimplement, à cauſe d'une différence dans une partie du cérémonial & des rits. Les Hérétiques même ont ſi bien ſenti la néceſſité d'appartenir à l'Egliſe, qu'en ſe détachant d'elle, ils en ont conſervé le nom, ſe diſant l'Egliſe de Genève, l'Egliſe d'Ausbourg, &c. Auſſi dans quelque partie du monde que ſe rencontrent les membres de ces Sociétés, ils ſe reconnoiſſent, & ils fraterniſent par unanimité de religion : il n'y a pas juſqu'aux Turcs qui n'aient une hiérarchie parmi les Miniſtres de leur Alcoran, juſqu'aux Païens qui n'aient les Prêtres de leurs idoles.

Les Philoſophes ſont donc les ſeuls hommes de tous les pays & de tous les ſiècles, qui ne veulent ni religion, ni égliſe. N'eſt-ce pas un préſage ou plutôt une preuve complette qu'en attaquant l'égliſe & ſes Miniſtres, ils en veulent à tous les autres Etats ? Car tout Etat doit avoir une baſe, des loix & des ſignes communs : autrement à quoi les membres ſe reconnoîtroient-ils ? Quelles ſeroient les marques d'alliement & de ralliement ? Ce ſeroient comme autant de villes bâties ſur le ſable, comme au-

tant de corps acephales, comme une armée dont les soldats n'ont rien pour se reconnoître, & se rallier, en cas de déroute.

La religion est-elle donc la base de tous les Etats? Les loix de corps, dans les différens Etats, sont-elles donc dictées par par la religion? Les signes d'union ou de ralliement tiennent-ils donc à la religion? Oui, trois fois oui, parce que sans religion, point de subordination; sans subordination, point d'autorité; sans autorité, point de loix; sans loix, point d'union, point de corps, point d'Etat. On me dira, mais la probité! Hé! qu'est-ce que cette probité, sans religion? Une fiction, une simple parole, un nom vuide de sens. Mais la loi naterelle! Ah! la loi naturelle, à la bonne heure. Mais souviens-toi, Philosophe, que tu m'as rendu le sens du mot *probité*, par celui de *loi naturelle.* La probité, & la loi naturelle, signifient donc la même chose: je retiens ton aveu; ou si tu le retires, tu prouves ta mauvaise foi, & que ta prétendue probité ne porte sur aucun fondement. Mais je sens que j'outrage ta probité même, en contestant sur les termes. Allons donc: la probité: & pour fondement de cette probité, la loi naturelle. Mais, ami Philosophe! nous voilà, tous les deux, appuyés sur le même fondement. Oui, l'ancienne religion porte perpendiculairement sur la loi naturelle; & elle ne s'élève que pour étendre, expliquer, développer ses droits,

& nos devoirs. Tu ſçais, comme moi, que tous les hommes ne voient pas les choſes de même façon. Hé bien, pour empêcher les fauſſes interprétations, & les applications arbitraires tant de la loi naturelle que de la loi écrite, il a donc fallu un interprète légitime, un Juge ſouverain, duquel il n'y eut point d'appel, aux déciſions duquel tous les hommes fuſſent ſoumis. Et ce Juge ſouverain, c'eſt l'égliſe. Le Prince l'eſt, en dernier reſſort, dans le gouvernement civil; & l'égliſe dans toute la partie de la foi & des mœurs.

Si le Philoſophe adopte ce raiſonnement, & comment s'empêcheroit-il de l'adopter? il n'a plus qu'un pas à faire, & le voilà Chrétien. Qu'il faſſe donc ce pas; qu'il ſoit Chrétien, & qu'il n'amuſe plus les hommes par des raiſonnemens auſſi futiles que diffus. S'il revendique l'aveu qu'il a fait de ne trouver qu'un même ſens, dans la probité, & la loi naturelle; qu'eſt-ce donc que la probité? Eſt-elle d'inſtitution humaine? En ce cas, qui eſt-ce qui l'a inſtituée? Eſt-elle d'inſtitution divine? En ce cas, qui eſt-ce qui en eſt le Légiſlateur, Moyſe ou Jeſus-Chriſt? Philoſophe! tu ne réponds point à mes deux queſtions; & tu fais bien. Non, la probité n'eſt ni d'inſtitution humaine, ni d'inſtitution divine. Elle eſt de la création de l'homme. Dieu a fait l'homme droit; voilà la probité & la loi: c'eſt le ſceau qu'imprime l'auteur de la nature, à

tout homme qui sort de ses mains ; elle est dans tous & un chacun d'eux. Et parce que sa lueur, embarrassée parmi les nuages du corps, des sens, & des passions, n'éclaireroit pas toujours assez l'homme sur ses devoirs, la loi écrite y supplée : de façon que toute loi dérive de celle-là, doit sympathiser avec celle-là : c'est comme le levain, par rapport à toute la masse. Non, il n'est plus possible au philosophe de contester la légitimité des loix, la nécessité d'un Tribunal, pour en fixer le sens ; c'est l'Eglise.

IV. Ce Philosophe toutefois donne carrière aux sens, lâche la bride aux penchans, ne les astreint à aucune loi naturelle, divine ou humaine, sous prétexte que ces penchans sont des dons de la nature, & que c'est la nature qui commande à l'homme, par la sollicitation de ces penchans. Ce sont des dons de la nature : oui. Mais en les donnant, cette nature a une fin ; & vous calomniez cette nature, Monsieur le Philosophe, si vous dites à vos élèves, qu'un plaisir solitaire n'est pas désordonné. Vous faites de l'accessoire le principal : vous ne cherchez pas la fin, qui est la reproduction, & la nature vous déteste dans tous les cas où ses vues ne sont pas remplies. Non-seulement elle ne veut pas qu'on la trompe, elle exige encore que son penchant soit réglé par l'union stable & individuelle des sexes, en faveur de ses productions, dont

les besoins de toute espèce demandent des secours continuels. Pourquoi un attrait réciproque, sinon pour s'unir ? Pourquoi un cœur, & un cœur, sinon pour s'aimer, dans les termes décens de l'union conjugale? Elle paie tout à la fois tribut à la religion & à la nature : elle est, en même temps, le principe de toute société, & le germe de tous les talens. Elle est aussi ancienne que le monde : tous les peuples respectent le lien marital ; & la pluralité des femmes, tolérée dans les premiers temps du monde, en faveur de la population, n'autorisa jamais la pluralité des maris. Cette pluralité d'ailleurs n'empêchoit point l'unité d'époux & d'épouse, puisqu'à l'exception de la première, qui devient mère, les autres ne sont point vraies épouses, mais simplement concubines, chez les Turcs même, tout grossiers qu'ils sont de sentiment & de mœurs. Ne dis donc plus, élève infortuné de la Philosophie moderne, ne dis plus, j'ai un penchant, quel mal fais-je de le suivre? Quel mal tu fais ! tu profanes le don de la nature ; tu affoiblis ton tempérament; tu le prodigues en pure perte ; tu te mets hors d'état d'acquitter ta dette, lorsque tu l'auras contractée par un mariage légitime. Et tu demandes, quel mal fais-je ? Mais je remplis le vœu de la nature, me répondras-tu : hé ! que m'importe que tu le remplisses, si c'est par des œuvres réprouvées de Dieu & des hommes? Tu surcharges la

religion & la société : tu fais un double mal, & tu ne peux te le dissimuler, puisque tu en rougis, & que tu refuses à ces productions furtives le nom de père. Tu persistes à dire : quel mal ai-je fait ? Dis-moi donc, je te prie, est-ce qu'on rougit d'avoir fait le bien ? Est-ce qu'on désavoue une œuvre honorable ? Est-ce qu'un honnête père méconnoît son fils ? Grace à la charité publique, ce fils infortuné, ce fruit de ta débauche ne périra pas d'inanition. Mais au sortir de cet asyle, s'il se présente à toi, s'il te réclames, tu le méconnoîtras, le cœur ne te dira rien pour lui, tu le laisseras aller à son triste sort. Hélas ! c'est que la nature, elle même, s'accorde avec la loi pour répudier ce fruit de conjonction illégitime ; & tu ne manques pas alors de te prévaloir de cette loi. En ce moment critique, elle te paroît sage, parce qu'elle interdit à ce rebut de la société, l'entrée de ta famille. Mauvais Philosophe, faux raisonneur ! il en est donc des loix. Tu les désavoues, quand elles défendent l'abus de ton penchant, & tu t'en prévaux, quand elles te délivrent des suites de cet abus.

V. Le fondement de la Philosophie moderne, dans les avis détestables qu'elle donne contre les mœurs, en faveur des penchans, n'est qu'une liberté mal entendue, & poussée à tout excès. Vous êtes nés libres, dit-elle à ses disciples ; & on voudroit vous imposer des loix qui vous gê-

nent : pourquoi leur ſoumettriez-vous une prérogative que vous tenez de la nature?

L'erreur impardonnable du Philoſophe réformateur des loix, c'eſt de prendre ſéparément les attributs de notre nature, & de les donner pour principes de conduite. Si l'homme n'avoit qu'un corps organiſé, il pourroit marcher impunément au niveau des brutes. S'il n'avoit pas la raiſon en partage, on ne lui feroit pas des griefs de certaines actions condamnées de tout le monde. S'il n'étoit que libre, on ne l'obligeroit pas de reconnoître des chefs & des loix; mais avec ſon corps, il a une ame; avec ſes ſens, il a une raiſon; avec ſa liberté, il a une conſcience; & c'eſt du conſeil de tous ces attributs qu'il doit prendre avis pour toutes & chacune de ſes actions. C'eſt comme un tribunal établi de la main du Créateur au milieu de lui; & malheur à qui n'y recourt pas, toutes les fois qu'il éprouve quelque conteſtation dans ſon intérieur.

VI. Une choſe inconteſtable, vain Philoſophe! c'eſt que tous les hommes ont en partage la liberté comme vous, & que pour donner conſiſtance à la ſociété, ils ſoumettent leur liberté perſonnelle aux loix communes qui ſont comme les nerfs de ce corps moral pour en unir les parties, & les mouvoir, ſelon le grand reſſort de l'autorité ſuprême. Quel rang tenez-vous donc dans cette ſociété pour en trou-

bler l'harmonie ? Vous pouvez y être placé plus haut ou plus bas, y être plus ou moins remarquable ; mais après tout vous n'êtes qu'un entre plusieurs millions d'hommes qui la composent ; & quand vous voulez vous dispenser des loix, ou les outrager, le titre & les sentimens des Philosophes ne lient point les mains à la justice.

Le Philosophe me dira : je me conforme aux règles extérieures ; mais, pour ma conduite particulière, ma liberté est à moi. Oui, une liberté inséparable de la raison & de la loi naturelle : à la bonne heure ; mais une liberté isolée de ces deux compagnes vous rendroit un monstre, vous vous décéleriez malgré vous. D'une part, vous voudriez sauver les apparences, & de l'autre, faire de votre liberté un usage illimité. D'une part, il faudroit vous étudier, crainte d'encourir l'animadversion des loix ; de l'autre, vous ne voudriez pas vous étudier, parce que la Philosophie chasse toute contrainte : Chrétien par hypocrisie, & Philosophe par goût. D'ailleurs ne seriez-vous pas en même-temps en guerre avec la raison & la loi naturelle ? Vous mépriseriez les remords ; on vous apprend à les regarder comme des terreurs paniques, ou des momens de mélancolie ; mais s'il faut ou mépriser les retours de la conscience, ou ceux des penchans, ne seroit-il pas plus sage de mépriser les retours des penchans, dont l'enchantement n'est que

momentané, pour acquérir la paix de la conſcience, qui porte le lait & le miel dans le ſang, & dans toute l'habitude de l'homme? Penſer & agir autrement, c'eſt aggraver le joug au lieu de s'en affranchir.

La Philoſophie dit encore : ſans ſe gêner, on peut être bien avec ſoi-même, & ne pas s'embarraſſer d'autrui ; on peut parvenir à étouffer tellement tous les remords que l'on n'en éprouve plus ; & c'eſt à ce point de félicité, que nous aſpirons tous, comme au comble du bonheur, le ſeul que nous connoiſſions. Vous aſpirez à ce bonheur, Meſſieurs, & c'eſt le ſeul que vous connoiſſiez. Vous y aſpirez ; mais y parvenez-vous? Quel eſt celui d'entre vous qui puiſſe ſe flatter d'y être parvenu, & d'y trouver un calme conſtant? Qu'il ſe montre, qu'il me diſe d'abord s'il a franchi ſans remords la barrière de la Religion & des mœurs, & enſuite depuis qu'il a franchi cette barrière, s'il ne ſe trouve pas de temps en temps agité, balloté, flottant entre ſa conſcience & ſon penchant. Ah! s'il eſt ſincère, il nous dira que plus d'une fois il a maudit la Philoſophie de l'avoir mis ainſi entre deux ennemis irréconciliables, qui le fatiguent tour à tour, & ſouvent les deux enſemble. Il aſpire à l'inſenſibilité de la conſcience ; & il n'y parvient jamais ; il n'eſt donc jamais heureux? Non ; cet état n'eſt pas poſſible ; car s'il l'étoit, ce ſeroit par déſeſpoir ; &

ſe déſeſpoir peut-il rendre heureux ? Je ne demande plus au Philoſophe de me répondre : l'entêtement occupe peut-être en lui la place de la raiſon ; mais je conjure l'homme de goûter la vérité que je lui préſente, & que je tire de ſon propre fonds.

L'inſenſibilité dont ſe flatte le Philoſophe le rendroit parfait athée, matérialiſte ou déiſte ; qu'importe ? En cet état, il ne craindroit rien pour le paſſé, & n'eſpéreroit rien pour l'avenir ; toute crainte & tout eſpoir ſe briſeroient contre ſa tombe, avec ſon exiſtence. Hé bien, Philoſophe, ſi je rends bien tes ſentimens, & la vraie ſituation de ton ame, voici ce que dit de toi l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique. (Tu n'oſerois le contredire.) *Je ne voudrois pas avoir affaire à un Prince athée, (matérialiſte ou déiſte) qui trouveroit ſon intérêt à me faire piler dans un mortier ; je ſuis bien sûr que je ſerois pilé. Je ne voudrois pas, ſi j'étois Souverain, avoir affaire à des courtiſans athées, dont l'intérêt ſeroit de m'empoiſonner ; il me faudroit prendre au haſard du contrepoiſon tous les jours* (1). Meſſieurs ! ce n'eſt ni un Prêtre, ni un Moine qui a prononcé, c'eſt un de vos oracles, répondez-lui. Me direz-vous que vous n'êtes ni athée, ni matérialiſte, ni déiſte ? Qu'êtes-vous donc ? Chrétien, ou rien ; car il n'y a plus d'au-

---

(1) Art. Athéiſme, page 35.

tre parti à prendre. D'ailleurs, ſous quel point de vue conſidérez - vous le pouvoir des Princes? Si vous ne le regardez que comme l'effet de la force majeure, vous êtes celui dont parle l'auteur du Dictionnaire. Si vous regardez ce pouvoir comme légitime, convenez qu'ils ont droit de punir & de récompenſer : & parce que ce pouvoir n'eſt qu'une participation du pouvoir de Dieu, ne conteſtez plus à Dieu le droit de vous punir ou de vous récompenſer, & ſentez que ſa juſtice veut qu'il faſſe l'un ou l'autre, ne fut-ce que pour récompenſer la probité, & punir la mauvaiſe foi? Sentez cela, de grace, & ceſſez ou de vous dégrader juſqu'aux bêtes, ou d'élever les bêtes juſqu'à vous?

VII. Le Philoſophe peut me dire que les bêtes exiſtent, végètent, marchent, ſentent, veulent, raiſonnent; & prendre enſuite de l'humeur, élever la voix, déclamer contre ceux qui ont dit : les bêtes ſont des machines. Oui, ce ſont des machines, mais des machines végètent-elles? marchent-elles? ſentent-elles? veulent-elles? raiſonnent-elles? Oui, encore. Eſt-ce qu'on ne remarque pas une progreſſion ſenſible dans les qualités des différens êtres? Ne ſont-ce pas ces qualités qui différencient les eſpèces? Pourquoi la pierre n'eſt-elle pas du cuivre, le cuivre de l'argent, & l'argent de l'or? Pourquoi le pommier ne porte-t-il pas des poires? & le poirier des

cerifes ? C'eft que dans chacun de ces métaux, & dans chacune de ces plantes fe trouve un deffein différent; mais en même-temps plus de perfections fe développent de l'un à l'autre, & développent l'intelligence de l'Auteur, qui a même diftribué des efpèces moyennes, entre les grandes efpèces, pour les lier enfemble, & ne laiffer aucun vuide dans le tableau de la nature. Nous ne refufons donc pas aux bêtes leurs qualités diftinctives, qui les rendent évidemment plus parfaites que tout être qui n'a ni faculté de fe mouvoir, ni volonté, ni connoiffance. Par le mot de machines, nous ne prétendons pas non plus les affimiler à un violon, à une horloge, ni autres ouvrages de main d'homme ; mais elles n'ont rien qui les tire de la claffe des êtres matériels, & nous les appellons machines, parce que nous ne trouvons en elles que de la matière combinée, tant exactement organifée que l'on voudra ; mais matière, & rien au-delà.

Les bêtes ont une ame. Sans doute. Hé bien cette ame n'eft plus de la matière. Erreur ? Une ame-matière! Ajoutez : matière déliée, diftribuée, fubtilifée, circulant dans leurs veines, pour nourrir le corps, & le tenir dans la foupleffe, dans l'activité néceffaire aux différentes fonctions, dont il eft capable. (Levit. cap. 17, v. 14.) Mais qui fçait fi cette ame n'eft pas un pur efprit ? Queftion de chicanne! elle n'eft ni efprit,

ni pur eſprit. Mais elle veut : elle raiſonne ! oui, pour toutes les choſes relatives à ſes beſoins. Mais des connoiſſances, des raiſonnemens, & des vouloirs matériels ! oui encore. Un être qui a toutes les paſſions, peut bien connoître, & vouloir ce qui eſt capable de le ſatisfaire : & puiſqu'il a en outre, une imagination ſuffiſamment organiſée, pour recevoir toutes ſortes de ſenſations, pourquoi ces ſenſations ne s'y combineroient-elles pas, de façon à prendre les moyens d'arriver à ſon but ?

Qu'eſt-ce que l'homme a donc de plus que ce que je viens d'accorder à la bête ? 1°. Il ne nuance, avec la bête, que du côté du corps, & il en a les affections. 2°. Du côté de ce corps, il ferme la claſſe des êtres matériels : mais du côté de l'ame, il ouvre la claſſe des eſprits : il en eſt la première eſpèce, & il nuance, avec une autre eſpèce plus parfaite que la ſienne. Le voilà donc tiré de la claſſe de ces êtres groſſiers, pour n'y être plus confondu. Cette conſéquence eſt inconteſtable. Puiſque l'homme eſt la dernière nuance du genre animal, il doit, en même-temps, être la première du genre eſprit : ou il y auroit un vuide, une lacune, dans le tableau de la création, & il n'y en a point : il n'y en peut point avoir, puiſque le Créateur eſt l'alpha & l'oméga, le commencement & la fin de tout. 3°. Les raiſonnemens de l'homme ne ſont point bornés à ſes beſoins

ni aux objets ſenſibles. Il réfléchit, les yeux & tous les ſens fermés, & en réfléchiſſant, il perfectionne les connoiſſances ſenſibles, & il multiplie les inſenſibles. Il converſe, par lettres, à mille lieues de lui, de choſes que ſon correſpondant n'a ni vues, ni entendues, &c. d'une idée particulière il fait une idée univerſelle, & d'une univerſelle, une particulière, &c. Il ſe ſouvient du paſſé, il prévoit l'avenir, par la comparaiſon de l'un & de l'autre; il règle le préſent, &c. Tout cela n'eſt plus dans la cathégorie des connoiſſances & des raiſonnemens matériels. 4°. La loi naturelle l'éclaire ſur ſes devoirs; elle lui fait ſentir ce qui eſt bien, & ce qui eſt mal, relativement aux mœurs, & quand il fait le bien, il en goûte, en lui-même, une ſatisfaction indicible: & quand il fait le mal, l'inquiétude s'empare de ſon ame, quoiqu'il faſſe pour la diſſiper. Ce ne ſont plus là des ſenſations corporelles: la conſcience, & la loi, n'appartiennent plus à la matière. 5°. Mais cette conſcience, cette loi, ce diſcernement du bien & du mal, ces alternatives de conſolations & d'inquiétudes, cette raiſon ſupérieure à tous les objets ſenſibles, tout cela enſemble ne montre-t-il pas que l'homme eſt libre? Sans liberté, il ne ſe repentiroit pas d'avoir fait le mal: il n'auroit pas de contentement à faire le bien. Et ſans tant de raiſons, le Philoſophe prouve, contre lui-

même ; que l'homme eſt libre, & que la bête ne l'eſt pas. Pour dreſſer ſon chien, il le bat : & il raiſonne avec ſon fils.

VIII. Eſt-ce aſſez prouver & caractériſer l'ame raiſonnable, dans une lettre, où l'on ne ſe propoſe pas d'approfondir les matières, d'épuiſer les queſtions ? Le Philoſophe n'en épuiſe point : il ne les entame même pas. Mais il en fait ſans nombre : il ne ceſſe de demander. Pourquoi ceci ? Comment cela ? D'où vient tel effet ? Qu'eſt-ce que telle cauſe ? Cela eſt-il ? Cela n'eſt-il pas ? On ne voit pas que telle choſe puiſſe arriver, &c. Il fait donc encore les queſtions ſuivantes, au ſujet de l'ame raiſonnable. 1°. Circule-t-elle avec le ſang, dans l'homme, comme dans la bête ? Eſt-ce elle, qui donne le mouvement à ſon corps ? 2°. Si elle ne circule pas avec le ſang, où repoſe-t-elle donc ? 3°. Si elle eſt un pur eſprit, comment agit-elle ſur le corps, & le corps ſur elle ? 4°. Comment cet eſprit créé ſubſiſtera-t-il après la mort ? 5°. Dans quel temps croit-on qu'il ſoit créé ? Je pourrois réſoudre toutes ces queſtions par cette ſeule phraſe. Que vous importe, M. le Philoſophe, tout ce que vous me demandez ? Vous avez une ame, ainſi que tout autre homme, qui vous tire de la maſſe des êtres corporels ; qui vous allie avec les eſprits ; qui vous donne l'empire ſur les êtres brutes, & l'art de les façonner ; ſur les végétaux, &

le talent de les cultiver, pour votre agrément & votre nourriture; ſur les animaux, avec le droit de vous en ſervir, de les manger, de vous en divertir : elle étend, cette ame, vos connoiſſances, & vous rend libre, maître de vos penſées, de vos deſirs, de vos actions : votre corps lui eſt ſoumis : les f nctions de vos ſens dépendent d'elle, au moins celles qui ne tiennent pas eſſentiellement au méchaniſme, &c. Vous ſçavez tout cela : vous ne pouvez raiſonnablement vous y refuſer? Et vous me demandez encore ſi cette ame circule en vous avec le ſang, & ſi c'eſt elle qui donne le mouvement à votre corps? Votre demande eſt une bévue groſſière. Le ſang fait, dans votre corps, ce qu'il fait dans le corps des bêtes : il y circule, & le fait mouvoir. Ces fonctions n'appartiennent donc plus à l'ame raiſonnable : & dès-lors elle n'a que faire de circuler avec le ſang. Où réſide-t-elle donc ? Les ſaints Pères ont dit, q u'elle étoit toute dans le tout, & toute dans chaque partie. Ils l'ont dit, pour exprimer ſon principal attribut qui eſt l'indiviſibilité, & ſa principale fonction qui eſt de préſider ſur tout le corps, ſur tous les ſens, & ſur toutes leurs fonctions. Mais elle ne roule point avec le ſang, puiſque ſon privilège eſt de ſe rendre les objets préſens par la penſée. Et puiſqu'il eſt, au cerveau, un endroit où abordent toutes les ſenſations (ſenſorium commune), il paroît hors de
doute

doute que c'eſt-là le ſiège de l'ame. Qu'importe, après cela, le nom qu'on lui donne? J'entends donc qu'elle eſt un pur eſprit: mais comment un pur eſprit agit-il ſur le corps, & le corps ſur lui? Dites-moi, queſtionneur éternel, comment le Créateur (l'eſprit incréé) a agi, ſans matière, avec la matière, ſur la matière, & comment il y agit encore? Et je vous dirai comment votre ame agit ſur votre corps, & votre corps ſur elle. Ou plutôt je viens de vous le dire : cette action & réaction eſt l'effet de la penſée. Eſt-ce que l'ame & la penſée ſont une même choſe? Non. L'ame eſt une ſubſtance, & la penſée une modification. Le miroir, l'objet repréſenté, la perſonne qui le voit, donnent une idée aſſez ſenſible de la communication des idiômes entre le corps & l'ame. Et comment ſubſiſtera-t-elle, après la mort? Comme toute ſubſtance incorruptible, à l'aide néanmoins du concours ordinaire de la part du Créateur, ſans lequel toutes choſes retomberoient au néant : car il ne lui eſt pas plus difficile de la faire ſubſiſter éternellement que de la créer. Et quand eſt-elle créée? La raiſon dicte qu'elle l'eſt, à la dernière période de l'organiſation, malgré la plaiſanterie du Philoſophe, qui s'amuſe de ce que le Créateur daigne aſſiſter à la formation de chaque individu humain, & épier le moment, paſſé lequel l'ame ne pourroit plus y entrer, comme ſi

c'étoit un embarras de donner une ame à chaque production humaine, pour celui qui a créé l'univers entier par un ſeul acte de ſa volonté, qui peut le détruire de même, & qui le gouverne, ſans le plus petit effort. Le retour des ſaiſons, le cours des planètes, la lumière des étoiles, & toutes les autres merveilles de ce monde ne troublent pas, un ſeul inſtant, le calme dont il jouit: & l'important Philoſophe trouve plaiſant que nous lui attribuïons la création des ames! Pourquoi eſt-il donc plus hardi que le Dictionnaire philoſophique, qui rend hommage à la création, à l'immatérialité, & à l'immortalité de l'ame, après l'avoir rendu à la révélation qui nous l'apprend? *Dieu t'a donné la faculté de penſer, comme il t'a donné tout le reſte: & s'il n'étoit pas venu t'apprendre, dans les temps marqués par ſa providence, que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurois aucune preuve* (1). Les raiſonnemens qu'il fait, pour donner à la révélation tout l'honneur de ces ſublimes connoiſſances, ne nous ôtent point la liberté d'en raiſonner, & d'y amener les eſprits prévenus, ou trop peu inſtruits, par des explications ſimples, mais toujours ſubordonnées aux lumières de cette révélation.

Et ſi tu réſiſtes encore, Elève, Diſciple, Partiſan, Profeſſeur de la Philoſophie

---

(1) Art. Ame, page 8. *infrà medium.*

moderne, si tu résistes encore, tu n'es pas l'homme à qui j'ai parlé jusqu'ici : j'ai parlé raison à un homme fait pour l'entendre. Entends-la donc : reconnois ton ame comme immortelle, ton Dieu comme créateur de toutes choses, & conservateur de l'Univers, auteur des loix, remunérateur des vertus, & vengeur des crimes. Reconnois encore les Chefs de l'Eglise, & le Souverain de chaque Etat, comme ses représentans, à ton égard & au mien : & conclus, contre toi-même, une subordination raisonnable, par-tout où l'on te présentera le sceau de l'autorité légitime. Disciple de l'Eglise, & sujet de ton Prince, révère les loix de l'un & de l'autre, puisque chacun, en ce qui le concerne, doit instruire, commander ou défendre, conformément au bien, au soutien, à la gloire de la société, dont ils sont les Chefs, & toi, un membre particulier, entre plusieurs millions d'autres. Reconnois donc tes devoirs, vis pour les remplir, espère, & meurs en paix. Je fus imbu des maximes de la philosophie moderne, avant toi : j'étois, je ne le dis qu'à ma confusion, occupé de ses prétendues découvertes, jusqu'à une espèce d'ivresse, jusqu'à l'enthousiasme. Mais je me suis souvenu qu'elles avoient flatté mon cœur avant que de rien dire à mon esprit, & de cette réflexion date mon dégoût. Ce n'est pas ici la marche de la vraie philosophie, me suis-je dit à moi-

même. La vraie philoſophie adreſſe ſes leçons à l'eſprit, & l'eſprit va les répéter au cœur, ou ſe les réſerve pour les cas où le cœur ira le conſulter. Mais la philoſophie du temps s'adreſſe directement au cœur, & pour l'enchanter, de prime-abord, elle débute par lui dire : Il n'y a point de Dieu, ou il n'y a point d'ame : ou l'ame eſt mortelle, ou Dieu ne la punira pas. Ah! langage ſéducteur! que cherches-tu? Des cœurs corrompus ou des cœurs à corrompre. Tu ſubornes un ignorant, tu dévoies un aveugle, tu t'approches d'eux, tu les flattes d'une main, & de l'autre tu les aſſaſſines : déjà le cœur & les ſens ſont à toi, que l'eſprit n'a pas encore eu le temps de diſcuter tes propos captieux. Tous les Auteurs de cette prétendue Philoſophie vont à la ruine de la Religion & des mœurs ; mais chacun d'eux a ſa route particulière, & quoique contraires les uns aux autres, ils trouvent des dupes par-tout. Mais ils veulent avoir raiſon, quoiqu'avec des ſyſtêmes diſparates : en les diſcutant les uns après les autres, nous laiſſerons leurs raiſons & les nôtres ſous les yeux des Lecteurs, qui les apprécieront eux-mêmes ; déſabuſés, ſans doute, par tout ce qui précède, ils ſentiront mieux les inconſéquences de ce qui va ſuivre.

Si je penſois pouvoir réuſſir, je préſenterois ma ſupplique aux Philoſophes aſſemblés, & je les prierois de délibérer de ſe

rapprocher ; de se mettre d'accord, fut l'objet capital de leur doctrine, d'en concilier les principes, & d'assortir un systême. Mais je ne serois sans doute pas plus heureux que beaucoup d'autres, qui ont sollicité en vain le même objet. C'est d'ailleurs trop demander, la chose n'étant pas possible. Bornons-nous donc à récapituler ceux qui ont fait plus de sensation dans le public.

I. Le premier qui se présente, est le systême de la nature. L'Auteur s'est échafaudé jusqu'au-delà des cieux pour bâtir ce systême, où le sens commun n'a pas trouvé à se loger. Persuadé qu'on l'en croïroit sur sa parole, il ne lui a pas même creusé des fondemens ; une foule d'idées confuses formoit, dans sa tête, un brouillard épais ; il a cru le voir loin de lui, & le prenant pour une montagne, il y a placé son systême. Un monde éternel, des atômes innombrables, mus sans cause, le cahos rempli, présentant une surface, pour asseoir les corps formés des parties qui s'accrochent, se marient, se combinent ensemble, sans puissance intelligente qui les dirige, heureux hasard, ou destin insurmontable, dose de mouvement distribuée par personne, & cependant proportionnée à la masse de chaque globe, pour lui faire décrire son atmosphère, sans gêner son voisin ; l'air voltigeant par-tout, sans qu'on sache d'où il vient ; le feu semé

çà & là, sans que personne l'ait allumé; les eaux réunies pour couler dans les profondeurs creusées, on ne sçait par qui, ni comment..... Que sçais-je? ceux qui le lisent, n'y comprennent rien : celui qui l'a réfuté, ne l'a battu que de nuit : en le rendant comme je puis, je sens que c'est du galimatias : c'est cependant un des chefs-d'œuvres de nos Philosophes. Grand dommage que son auteur ne se soit pas trouvé à la Tour de Babel.

II. Mais que seroit-ce, si on mettoit ce systême en parallèle avec le Spinosisme? Deux mondes d'idées : deux mondes de syllogisme arrangés au gré des Auteurs, & non au gré de la raison, & toujours sans fondemens, puisque dans l'un, point de cause créatrice, motrice, ordonnatrice; & dans l'autre, ni cause, ni effets; mais substance unique, & modifications par-tout. Huit définitions, & sept axiomes. Trente-six démonstrations distinguées, & placées sous trente-six propositions. Quatorze corollaires, & autant de scholies. Un appendice, pièce maîtresse, pour en lier le tout. Et une conclusion seule porte pour y entrer, & pénétrer par-tout. Hélas! à peine y est-on entré que cette porte se ferme : & voilà un labyrinthe d'où l'on ne peut plus sortir, que l'on avance, ou que l'on recule : une issue engage dans un détour, & celui-ci dans un autre dédale, lui-même ne s'y retrouveroit pas.

III. Mais à quoi bon tant de ſubtilité, dit un autre ? En voulant approfondir le myſtère de la création, & connoître la nature du premier être, on ſe fourvoie, on perd le nord. D'un côté, on s'attire des reproches, en établiſſant le ſyſtême des atômes mus, en tout ſens, & formant ſucceſſivement les globes, gros & petits, & peu-à-peu tout ce qui aſſortit l'Univers. De l'autre, on ſe tourne en ridicule, en répétant ſeulement le plan de Spinoſa, quoique bâti & décoré de tous les termes de l'ancienne Philoſophie. Bornons-nous donc à imaginer, au centre de l'Univers, un Fatum, un Deſtin, une cauſe néceſſaire : & puis qu'elle faſſe tout, qu'elle le faſſe comme elle voudra. Tel qu'elle le faſſe, il ſera. Et il ſera tel, parce qu'il doit être tel. Celui ci ne ſubtiliſe pas, en effet : mais auſſi il ne dit rien. Et du haſard au deſtin, il n'y a lieu à aucune préférence, puiſque dans tous les deux points d'époque à la création, & point d'intention, ou de cauſe finale, dans le principe créateur. Point de combinaiſon dans les projets, & point de choix dans les moyens. Par conſéquent point de liberté dans l'Univers ; mais heureux haſard, ou déſeſpérante fatalité par-tout.

IV. Auſſi tout cela ne plût pas au célèbre la Métrie. Suppoſant l'ame mortelle comme le corps, ou qu'en cas de ſurvivance, Dieu ne la punira pas, quoique l'homme faſſe,

il se crut aussi en état de faire l'homme-machine, que Descartes de faire la bête-automate. Descartes fait la bête-automate pour ne pas mettre l'homme & la bête dans la même cathégorie. La Métrie fait l'homme-machine pour mettre l'homme & la bête dans la même cathégorie. Quelle gloire ! Hélas ! l'humanité en rougit : & la Métrie s'en félicite. Cet humiliant traité n'a pas même rassasié son ardeur philosophique : il en a fait plusieurs autres, qui prouvent assez qu'en lui l'homme-machine & la bête sont une même chose, puisqu'il fait un art des passions brutales.

V. Voici le Chef d'une bande mitigée, qui croit un Dieu, une création, une ame, une immortalité, une gloire éternelle : mais par je ne sçais quelle présomption de la bonté divine, il entend que la gloire éternelle lui est due, parce qu'elle lui est promise, & que c'est la cause finale de son existence, sans que la moralité des actions l'augmente ou la diminue. D'où il infere que la probité, & la bienfaisance, sont les seules vertus, mais qu'elles sont d'un ordre purement humain, dont la pratique mérite à l'homme des louanges, & l'omission des reproches; mais rien de plus.

Ces Messieurs se croient plus sages que les autres, parce qu'ils ne mettent pas, sous les ruines d'un systême insensé, l'Etre suprême, parce qu'ils ont la bonté de lui laisser l'existence, parce qu'ils lui passent

en compte le titre de Créateur, & la charge de veiller à la conservation de l'Univers, parce qu'ils reconnoissent leur ame immortelle. Mais ils prétendent que la gloire éternelle leur est due, à titre de substitution perpétuelle & graduelle, que rien ne peut intervertir ni empêcher, & voilà où la tête commence à leur tourner; ils sont créés pour la gloire éternelle; sans doute, nous les invitons à y placer leur espérance: mais l'espérer, & ne rien faire pour la mériter, & se persuader qu'on ne peut pas la démériter, c'est défier le Créateur de retirer sa promesse, c'est lui dire qu'il n'a ni pu ni dû l'attacher à des conditions gênantes; c'est proscrire toutes les loix, puisque toutes les loix sont établies pour tenir les penchans dans l'ordre & la décence; c'est prétendre que Dieu nous doit tout, & que nous ne lui devons rien; c'est dire implicitement à tous les Chefs de l'Eglise & de l'Etat, qu'on les regarde comme gens onéreux, usurpateurs d'un pouvoir qui n'appartient à personne, qu'en imposant des loix aux autres hommes, & les punissant de leurs prétendues transgressions: c'est ouvrir la persécution contre l'humanité entière; c'est... Ah! C'est trop de présomption, & il n'étoit pas besoin d'adopter presque tous les objets de la foi chrétienne, pour en rejetter un qui feroit le mérite de tous les autres. A quoi bon édifier le Ciel & la Terre par une

profeſſion de foi qui paroît impoſer ſilence à la Philoſophie, & les ſcandaliſer un moment après, par une reſtriction qui réduit à rien la Religion & ſes maximes? Ah! ſi ces Philoſophes rendoient hommage aux divines écritures, ils ne tiendroient pas contre les autorités qu'elles renferment; mais ils les méconnoiſſent.

VI. Ces Meſſieurs diſent que le Légiſlateur des Juifs les a trompés, en affectant de leur parler de la part de Dieu, pour donner plus de poids à ſes diſcours, & pour juſtifier les cruautés qu'il leur a fait eſſuyer, & que le Légiſlateur des Chrétiens leur en a impoſé pareillement, en ſe faiſant paſſer pour un Dieu, pour leur faire adopter l'eſpèce d'eſclavage auquel il les réduit: mais cruauté de la part de Moyſe! mais eſclavage de la part de Jeſus-Chriſt! eſt-ce donc par cruauté que Moyſe tira les Juifs de l'Egypte? Eſt-ce de ſa part, ou de la part de Dieu qu'il força Pharaon à laiſſer ſortir de ſes Etats les Juifs & leur Chef? Eſt-ce pour rendre les Chrétiens eſclaves que Jeſus-Chriſt s'eſt rendu eſclave lui-même? Eſt-ce en mettant les peuples aux fers, que les Apôtres les ont convertis à l'Evangile? Mais Moyſe a armé plus d'une fois une partie de ſon peuple contre l'autre: l'a-t-il fait de ſon propre mouvement, ou par zèle pour l'honneur de Dieu? L'exemple des idolâtres leur donnoit un goût extraordinaire pour les

faux-dieux ; il falloit des coups de vigueur extraordinaires pour les en détourner, les punir avec éclat de leurs idolâtries, pour empêcher l'idolâtrie de prévaloir parmi eux. Un Roi fait mettre à mort un ſujet qui l'offenſe, dans ſa perſonne, dans la perſonne de ſes repréſentans, ou ſeulement dans ſon effigie : tout ce qu'on appelle crimes de lèze-majeſté eſt puni de mort ; on déshonore la mémoire du coupable, & ſouvent ſa poſtérité, quoiqu'innocente ; & ſi une partie de la Nation lève l'étendard de la révolte, l'autre eſt auſſi-tôt ſous les armes pour remettre les rebelles dans le devoir : on aſſiège, on empriſonne, on fait mourir, & cette ſévérité a pour motif, non-ſeulement la punition des coupables, mais encore, & principalement d'empêcher les progrès de la révolte. Que manquoit-il donc à Moyſe pour exercer une autorité ſouveraine ſur le peuple confié à ſa conduite ? En quoi a-t-il donc excédé la meſure de ſon pouvoir, en puniſſant de mort ou autrement la fréquentation des infidèles, les actes d'idolâtrie ou de révolte, ſoit contre Dieu, ſoit contre ſa propre perſonne ?

Voilà ce qu'a fait Moyſe : & Jeſus-Chriſt qu'a-t-il fait ? Le contraire de Moyſe ; il a paru dans le monde avec la prudence du ſerpent & la ſimplicité de la colombe ; au lieu de faire mourir les Juifs, les Juifs l'ont fait mourir : cependant à entendre

ſes Philoſophes, il a mis les Chrétiens dans une eſpèce d'eſclavage. Comment donc? Sans doute par les maximes contenues dans ſon Evangile; en tout cas, ce n'eſt pas lui, puiſqu'il eſt mort dans la Judée; ce ſont ſes Apôtres, gens ſimples, pauvres, qui n'avoient ni troupes, ni armes, ni argent. Comment donc ont-ils bouleverſé l'Univers? Comment? En s'annonçant de la part d'un homme crucifié par les Juifs, c'étoit préciſément de quoi rebuter tout le monde, & les faire regarder comme des imbécilles ou des aventuriers; & c'eſt cependant au nom de ce Maître crucifié, qu'ils changèrent la face de la terre, qu'ils déconcertèrent les Philoſophes de leur temps, dont nos Philoſophes modernes ne ſont que les copiſtes, ſe donnant le ton d'inventeurs, parce qu'ils ont l'adreſſe de rajeunir de vieilles choſes; de plus mauvaiſe foi que ces anciens qui cherchoient à s'inſtruire, tandis que les nôtres cherchent à s'abuſer & à abuſer les autres. Ah! quand on perſuade ainſi, contre toute vraiſemblance, tant de gens auſſi intéreſſés qu'on peut l'être aujourd'hui à rejetter la perſuaſion, on prouve aſſez la divinité de la doctrine que l'on débite, & la divinité de ſon Auteur; car il n'y a qu'un Dieu capable de tirer un ſi grand parti de quelques hommes juſques-là ignorans & timides, de manier ainſi les eſprits & les cœurs. *Si la vie & la mort de Socrate ſont d'un ſage,*

*la vie & la mort de Jesus sont d'un Dieu......
L'évangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.* (Pensées de Rousseau, art. évang.) O Philosophes ! qui que vous soyez, le témoignage de J. J. ne peut vous être suspect; qu'opposerez-vous donc à un corps de doctrine qu'il loue si hautement ! Que direz-vous contre la divinité d'un Législateur, que l'un de vos Oracles atteste en termes si énergiques à la face du ciel & de la terre ? Est-ce que Rousseau est aussi un fanatique ? En le disant, vous vous feriez moquer de vous : ne le dites donc pas ; & puisqu'en cela il n'est que l'écho des Chrétiens, voyez si vous avez bonne grace de les taxer sans exception de fanatisme.

Mais Jesus n'étoit qu'un homme ordinaire : en peut-on juger autrement, quand on a lu l'histoire de sa naissance, de sa vie & de sa mort ? Non, si vous n'avez lu que cela dans cette histoire : mais elle est entremêlée de prodiges, entr'autre, qu'il sçavoit les lettres sans les avoir apprises, & qu'il confondoit toujours, d'un mot de réponse, les Docteurs de la Synagogue qui cherchoient souvent à le surprendre ; que le soleil & la lune se couvrirent, l'un de ténèbres, & l'autre comme de sang, au moment de sa mort ; que la terre trembla, que le voile du Temple fut mis en

deux pièces, que les tombeaux s'ouvrirent; & que nombre de morts recouvrèrent la vie; que Jesus-Christ lui-même ressuscita au bout de trois jours, qu'il en passa quarante avec ses Disciples, avant que de retourner au Ciel. Et le prodige qui confirme tous les autres, c'est l'établissement & le soutien de la Religion chrétienne, contre le torrent des opinions & des passions humaines. Croyez donc l'histoire de Jesus: nous l'entendons bien ainsi; mais croyez-la toute entière; croyez qu'il est né, qu'il a souffert, qu'il est mort; mais croyez aussi qu'il a eu la science infuse, le pouvoir des prodiges, la vie & la mort à sa disposition; car cette histoire est la grande chartre de nos titres & de nos possessions en fait de croyance & de mœurs: ainsi parlent les Chrétiens, & ils ne souffriront pas que les Philosophes en détachent des lambeaux pour affoiblir la cause de la Religion.

Monsieur, & plus ami que jamais,

Il est temps que je revienne à vous, & que nous nous disions à cœur ouvert le parti que nous avons à prendre dans les circonstances critiques où nous nous trouvons. Vous avez suivi le torrent de vos réflexions dans votre lettre, & moi le torrent des miennes dans ma réponse; vous avez fait marcher, presque d'un pas égal,

la juſtification de l'Egliſe & de ſes Miniſtres, Evêques, Prêtres ou Moinés, avec le ſoutien de la Religion, des loix, des mœurs, & la réfutation des principes de la Philoſophie moderne. Je vous ai répondu d'abord par une récapitulation aſſez circonſtanciée de vos raiſons ſur les différens objets que vous avez traités, & c'en étoit aſſez pour ne vous laiſſer ignorer aucun de mes ſentimens, pour vous convaincre que je ſuis réellement votre première conquête.

Mais, au lieu de conclure ma lettre, j'ai vu en foule vos propres réflexions, & beaucoup d'autres ſe préſenter à moi ſous tant de formes différentes, me frapper en tant de manières, que j'ai voulu voir où tout cela aboutiroit; telles qu'elles ſe ſont préſentées, je les ai portées ſur mon papier. Quelquefois l'imagination ſeule m'a dicté; d'autres fois la réflexion s'emparoit de mon eſprit, & de temps en temps le cœur ſeul étoit en colloque avec moi. En cas que vous faſſiez imprimer cette lettre, & qu'elle devienne publique, je prie quiconque la lira, de ne pas s'attribuer les eſpèces de reproches, ou même de propos durs qu'il y rencontrera. C'eſt à moi-même que s'adreſſent les uns & les autres, puiſque ces réflexions ſont un colloque ſolitaire dans lequel je repaſſe les anciennes idées que j'eus d'abord de la Religion chrétienne, enſuite par quels progrès elle s'affoiblirent en moi, juſqu'à une eſpèce

d'oubli, par les lectures philoſophiques; puiſque j'eus même la préſomption de m'ériger en maître ; enfin par quels retours ces mêmes idées de religion ſe réveillèrent ſucceſſivement, & chaſsèrent à leur tour celles de cette déteſtable Philoſophie dont j'abjure juſqu'au nom. Ce n'eſt pas que je renonce à la vraie Philoſophie, qui ſympatiſe ſi bien avec le Chriſtianiſme, mais bien à ce goût ſophiſtique qui détruit tout ſucceſſivement, & qui ne remplace rien. J'honore ſans exception tout ce qui aſſortit la ſociété, & je ne taxe perſonne des ſentimens ou des actions qui y ſont contraires; mais j'invite tout homme imbu de la Philoſophie moderne, à lire votre lettre & la mienne, à les relire, & puis relire encore, s'il le faut, & j'eſpère que leur illuſion ſe diſſipera. Ce ne ſont pas des pièces Académiques faites pour recueillir des éloges ; mais elles ont ſuffi pour nous déprendre vous & moi de l'enchantement du temps. Pourquoi n'en déprendroient-elles pas d'autres, qui ont en partage, comme nous, la raiſon, la conſcience & la loi ?

FIN.

